Mes derniers cahiers

cinquième série n° 1

François Brigneau

EN REACTION...

Trois histoires insolites,

cruelles

et politiquement incorrectes.

PUBLICATIONS FB

Mes derniers cahiers
quatrième série n° 3

François Brigneau

LE VOTE JUIF

I - Le coup de la synagogue
II - Les jumelles de Giscard
III - Le racisme anti-Le Pen
IV - Mitterrand : amours et déchirure
V - Shalom Chirac

PUBLICATIONS FB

François Brigneau

EN REACTION...

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, mes contes ne sont pas des pastiches, des "à la manière de...", genre où Paul Reboux excella.

D'Alphonse Daudet je n'ai pris que les titres.

Son *Enfant espion* trahissait presque par hasard, en 1870-71, pendant le dur hiver du siège.

Dans *La Dernière Classe*, M. Hamel s'en allait parce que Berlin interdisait que l'on continuât d'apprendre le français dans les écoles d'Alsace et de Lorraine.

Le Curé de Cucugnan s'affligeait de voir tant de ses paroissiens en enfer.

Les situations que j'expose sont toutes différentes et je n'ai pas essayé de retrouver le ton, le style, le charme et l'émotion des *Contes du lundi* et des *Lettres de mon moulin.*

Mes histoires sont insolites, cruelles et politiquement incorrectes. C'est l'air du temps. On voudra bien m'en excuser.

F. B.

L'enfant espion

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne.

Alphonse Daudet, *L'enfant espion*,
Contes du lundi.

ON L'APPELAIT Sten, le petit Sten. Il devait ce nom au sobriquet de son père, né Simon Choukroun. C'était un ferrailleur des Lilas. Pendant l'Occupation, il avait été classé WWJ (*Wirtschaftlich Wertvoller Jude* : Juif économiquement précieux). Il fournissait des métaux non ferreux aux Bureaux d'achats de l'armée allemande. Au printemps de 1944, la situation se gâta. Sentant s'approcher la victoire alliée, Simon prenait trop souvent l'habitude de vendre deux ou trois fois le même wagon. Un copain de la MOI (main-d'œuvre immigrée) le fit donc entrer dans la Résistance qui se trouvait en face, chez l'Arabe, un bistrot à pastis artisanal.

Au mois de septembre, dans le quartier du Château-d'Eau, Paris X^{e}, Simon Choukroun était devenu le commandant Sten, à cause de la mitraillette américaine qui ne le quittait jamais, une arme redoutable, surtout pour les voisins immédiats du tireur. Il suffisait parfois d'un mauvais regard pour qu'elle se mît à cracher, en rafales.

Le commandant Sten était la terreur de la barricade de la rue Martel. Les mauvais patriotes ricanaient. Ils disaient qu'elle avait arrêté moins d'Allemands que de Français. Et alors ? Le beau reproche ! Les Allemands se débinaient. La Cinquième Colonne demeurait. Il fallait l'écraser définitivement. N'oubliez pas ce que chantait le camarade Marty :

L'ennemi est dans notre pays !

En faisant tournoyer sa sten, le commandant pénétrait en férocité chez les "collabos", ou considérés comme tels. Convaincus de n'avoir pas pratiqué la préférence nationale, pendant les années noires, ils attendaient, terrés, atterrés et résignés. La période était à la justice et à la récupération. Le commandant choisissait ce qui pouvait améliorer l'équipement de son pavillon des Lilas. Il collectionnait les nains de jardin. Malheureusement, on n'en trouve pas beaucoup dans les appartements de Paris. Son humeur s'en ressentait.

Les suspects étaient dirigés sur le Vel'd'Hiv' et Drancy. Il ne fallait pas que se perdent les habitudes. Pour les femmes, ça dépendait de l'âge, des moyens financiers et du charme. Parfois, par jeu, du bout du canon de sa sten, le commandant déchirait la robe des dames accusées, par la rumeur publique, de commerce frivole avec l'occupant. Il les poussait vers la section des Tondeurs du Xe, toujours volontaires pour pratiquer la "boule à zéro", dite encore "la coupe Melba". Chez nous, on a toujours le mot pour rire.

En reconnaissance de sa bravoure, l'état-major du Parti obtint que le commandant Sten reçût la médaille militaire. Ce fut le camarade Maurice Thorez qui décora lui-même le héros. En 1939, Thorez avait déserté devant l'ennemi. En 1945, il était vice-président du Conseil des ministres. Ce sont des situations que le feuilletoniste le plus hardi ne se serait pas permis d'imaginer. A l'époque, personne ne s'en étonnait.

Après l'étreinte virile qui accompagna la médaille, le commandant Sten eut un moment de faiblesse. Il dissimula difficilement une larme. Sous leur rude écorce, les soldats, aussi, ont un cœur. En homme de devoir, il se ressaisit vite.

Il retrouva son garde-à-vous marmoréen. La cérémonie se poursuivait. La récompense civile suivait les honneurs militaires. En raison des services rendus, le commandant Sten, la terreur du Château-d'Eau, était nommé directeur de la maison de la culture Louis-Aragon.

*
* *

C'est là qu'il épousa Annick Le Guyader. Simon Choukroun pouvait se permettre ce "mariage mixte" condamné par les rabbins. Quoique circoncis au huitième jour, il n'avait pas reçu d'éducation religieuse. Il ne fréquentait que de très loin en très-très loin, la synagogue. Elle n'avait d'ailleurs pas l'ampleur et le poids qu'elle devait connaître plus tard.

En outre, si Annick Le Guyader était Bretonne par la naissance, et catholique par le baptême, elle était fille d'un instituteur laïque communiste, institutrice laïque elle-même, farouchement laïque, "anticléricale de raison", comme elle disait, et communiste adhérente (à jour de ses cotisations) à l'*Union des Femmes françaises*, une organisation satellite du Parti.

A la section de l'UFF, son zèle avait été apprécié. On jugea qu'elle pouvait rendre de meilleurs services qu'à l'école. Elle fut déléguée au ministère de l'Armement, que dirigeait d'une main de fer le camarade Charles Tillon, ancien mutin de la mer Noire. (Même réflexion que pour Thorez.) Le passé de son mari et ses connaissances des métaux non ferreux lui furent utiles. On l'appelait la commandante Sten. Cela lui donnait de l'autorité.

A la maison de la culture, c'était elle qui ajoutait aux qualités du commandant. Bretonne du Léon, aux cheveux cuivrés, au regard clair, avec des taches de rousseur, un nez pointu et un menton en galoche, Annick cachait une grande sensibilité sous un air un peu pincé et ronchon. Elle

connaissait tout Aragon et si les premiers vers étaient tactiquement mis en réserve de la Révolution, comme :

Les trois couleurs à la voirie,
Le drapeau rouge est le meilleur,
Leur France, jeune travailleur,
N'est aucunement ta patrie.

elle disait avec beaucoup de sentiment l'Aragon nouveau style, l'Albert Samain du Grand Soir :

Comment voudriez-vous que je parle des fleurs
Et qu'il n'y ait des cris dans tout ce que j'écris ?
De l'arc-en-ciel ancien, je n'ai que trois couleurs
Et les airs que j'aimais vous les avez proscrits.

La voix d'Annick frissonnait comme de la soie que l'on caresse. Le commandant Sten écoutait sa femme avec émotion. Dans le quartier du Château-d'Eau, personne ne savait filer le vers avec autant de délicatesse. Quoi qu'en puissent dire les papillotards de la rue Bleue, ce mariage n'était pas une mésalliance. Il serait heureux et comblé. Il le fut en la personne d'un enfant de sexe masculin, que sa mère prénomma Maurice, comme Thorez, son père Moïse, comme l'ancêtre, et que tout le monde appela le petit Sten.

*
* *

Le petit Sten fut élevé dans la maison de la culture Louis-Aragon. Il joua sous l'œil du Maître qui souriait mélancoliquement, entouré d'un tortillon de faucilles et de marteaux dorés. Il apprit à lire dans ses œuvres incomplètes. Semaine après semaine, il écouta les conférenciers-maison (de la culture) répéter à la tribune qu'Aragon était un grand, un très grand poète, un grand, un très grand écrivain, parce qu'il était un grand, un très grand patriote, et qu'il était un grand, un très grand patriote, parce qu'il était un grand, un très grand communiste.

On vantait ses talents et ses dons. Il avait autant de

muses que de cordes à sa lyre. Il excellait dans tous les genres : l'article, l'essai, le pamphlet, le roman, le vers libre, l'alexandrin, l'élégie ou l'imprécation. Il passait en virtuose, avec le même bonheur d'inspiration, du *Con d'Irène* aux *Yeux d'Elsa.* Tout cela était établi, gravé dans le marbre, une fois pour toutes, en lettres d'or. Néanmoins, à la maison de la culture Louis-Aragon, l'Aragon qu'on préférait, c'était l'Aragon-FTP, Franc-tireur et Partisan, prix Staline, ça valait toutes les académies.

Sous son portrait, en légende, ce n'était pas un vers que le Comité directeur avait retenu, mais une maxime d'un humanisme foudroyant, qui résumait le plus important de son œuvre : *« Les seuls bons Allemands sont les Allemands morts. »*

Certains visiteurs, des esprits forts, des critiqueurs à tendances déviationnistes (la critique, mal français...), remarquaient parfois que la formule était souvent attribuée à Ilya Ehrenbourg. Le commandant Sten avait tôt fait de leur rentrer dans la gueule leurs boniments à la graisse de chevaux de bois :

— Et après ? Ça change quoi ? Vous savez pas que les grands esprits se rencontrent ? Et puis Ilya est soviétique. Louis a épousé une soviétique. Ça ne sort pas de la famille ! Vous ne croyez pas que les seuls bons Allemands sont des Allemands morts ?

Le commandant Sten s'avançait, les paluches prêtes pour l'argumentation définitive.

— Si, si, si, se dépêchaient de dire les persifleurs, mis au pas. Nous adhérons totalement et reconnaissons là le style percutant du camarade Aragon. « Les seuls bons Allemands sont les Allemands morts ». C'est tellement évident et définitivement démontré par l'Histoire !

Gayssot n'était pas encore passé par là et l'incitation à la haine, en raison de l'appartenance à une race, une nationalité ou une religion, ne constituait pas encore un délit.

Le petit Sten ne comprenait pas tout, mais il enregistrait les mots et les transformait en images. Elles se fixaient au fond de lui. Partout où il allait, il entendait chanter la gloire de son père, magnifiée par la légende à la mode. La mémoire collective refusait de se souvenir des métaux non ferreux, des bureaux d'achat, des *WWJ*. On avait oublié Simon Choukroun. On ne retenait que le commandant Sten, celui qui jaillissait, la mitraillette au poing. C'était le justicier, le redresseur de torts, le vengeur masqué, Zorro, Robin des Bois, tandis que lui, le petit Sten, devenait l'enfant qui disait : « Attention, père, gardez-vous à droite ! » A droite seulement, le danger ne pouvant venir de la gauche...

Dans le secteur du Château-d'Eau, l'officier teuton en grande tenue, sanglé, casqué, avec cravache, qui se permettait de venir parader et provoquer le peuple de Paris, voyait surgir le commandant Sten d'un couloir, et taratatatata, la mitraillette crachait, le nazi se retrouvait découpé sur le trottoir, scié par le mitan, comme à l'égoïne, nageant dans son sang impur, le seul qui soit digne d'abreuver nos sillons.

Dans le métro, dans les gares, sur les grands boulevards, devant les brasseries où jouaient les balalaïkas de Georges Strepa, les violons tziganes ou la *gross* musique munichoise, brusquement, taratatatata, c'était la sten du commandant La Rafale qui cisaillait le fasciste assassin. Rappelez-vous, braves gens ! « Il n'y a de bons Allemands que des Allemands morts ! » Si vous n'êtes pas d'accord, inscrivez-vous au MRP, le parti de la "Bonn" Allemagne !

Le rire énorme du commandant Sten couvrait le tumulte, le pimpon des ambulances, les hurlements des blessés, les râles des mourants. Grâce à lui, Paris devenait un autre Stalingrad, le cimetière des Frizous. « Taratatatata, Taratatatata »... En imitant le jappement de la mitraillette, le petit Sten dévalait au galop le grand escalier de la maison de la culture Louis-Aragon. Il tirait sur tout ce qui bougeait, et même sur ce qui ne bougeait pas.

— C'est son père tout craché, disait, attendrie, l'institutrice déléguée à l'Armement.

*
* *

Déléguée, mais toujours institutrice, chaque soir, Annick prenait son enfant à part, pour lui enseigner son Histoire de France. Celle-ci commençait le 14 juillet 1789, place de la Bastille. La nuit venait de tomber, une nuit chaude et craquante d'été, qui sentait l'incendie... Dans la lumière rougeâtre des torches, des patriotes sans-culottes et des femmes à cocardes chantaient :

Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne,
Ah ça ira, ça ira, ça ira
Tous les aristos on les pendra...

Quand on ne les pendait pas, on leur coupait la tête. Celle de ce salopard de marquis de Launay, le gouverneur de la prison, était promenée au bout d'une pique, au milieu des clameurs de joie.

Pour comprendre cette turbulence, il fallait se souvenir des souffrances que le peuple endurait depuis la nuit des temps. Horrifié, le petit Sten découvrait, comme dans un film, que la France, avant le 14 juillet de liberté, était un pays couvert de forêts où des nobles tenaient en esclavage des prolétaires vêtus de peaux de bêtes et de haillons, appelés serfs. Le jour, les serfs travaillaient dans les champs, du matin jusqu'au soir, sans discontinuer, retournant la terre pour y trouver les racines dont ils se nourrissaient. La nuit, on les occupait à frapper à coups de bâton l'eau des douves, afin d'empêcher les grenouilles et les crapauds de coasser. Ainsi, le sommeil du seigneur n'était pas troublé, ni ses ébats, si la fantaisie lui venait de délivrer la châtelaine de sa ceinture de chasteté.

— C'est quoi, une ceinture de chasteté ? demandait le petit Sten.

— C'est ce que les femmes des serfs n'avaient pas le droit de porter, pour que les nobles puissent assouvir sur elles leurs instincts bestiaux, répondait madame l'institutrice. Cela faisait partie des privilèges et des droits seigneuriaux, symboles de la société inégalitaire.

— Quelque chose comme le harcèlement sexuel, quoi, commentait le petit Sten, en avance sur son âge, dans un quartier où l'on est pourtant éveillé très tôt. Ce genre de détails l'intéressait particulièrement.

— En pire, en beaucoup pire, disait sa mère, et l'on devinait, à la gravité émue de sa voix, la part qu'elle prenait au malheur d'avoir été femme sous l'Ancien Régime.

A cette époque, les Français étaient accablés d'impôts. Une gravure les montrait, portant sur leur dos les nobles, les prêtres, les militaires, le Roi, ses courtisanes et ses courtisans. S'ils n'enlevaient pas leur chapeau devant les processions, ils étaient écartelés en place de Grève, comme ce pauvre chevalier de La Barre. Le Roi épousait une Autrichienne. Les patriotes l'appelaient l'étrangère, pour bien marquer qu'elle n'était pas chez elle chez nous. Elle avait des aventures galantes dans les bergeries. Elle gaspillait le trésor public dans l'achat de colliers. A Paris, la nuit, les rues n'étaient pas sûres. Passé les barrières, dans les banlieues boisées qui entouraient la capitale, rôdaient des hordes de jeunes, sans foi ni loi, sans famille ni logis, mêlés à des brigands de grands chemins qui troussaient les voyageuses et détroussaient les voyageurs. Car, petit Sten, rappelle-toi ce que je te dis, leur fameuse monarchie que toute la terre nous enviait, paraît-il, c'était à la fois de l'anarchie et du despotisme. Aux mains des ensoutanés, ces messieurs prêtres de l'obscurantisme, l'école n'était ni gratuite, ni laïque, ni obligatoire. Il y avait donc beaucoup d'illettrés.

— Comme aujourd'hui, remarquait le petit Sten. La maîtresse nous l'a encore répété aujourd'hui.

Madame l'institutrice appréciait le bon sens et celui de l'observation, à condition qu'ils n'affaiblissent pas ses démonstrations dogmatiques.

— Rien de comparable, répliquait-elle sèchement. Aujourd'hui, si les élèves éprouvent quelques difficultés de lecture, la faute en revient aux maîtres qui n'ont pas suffisamment pénétré l'esprit de la méthode globale et aux réactionnaires qui en contestent l'efficience. Quand ceux-ci auront été mis au pas et que ceux-là auront assimilé la démarche intellectuelle, tout rentrera dans l'ordre. Dans trois ou quatre ans, les élèves sauront lire avant même d'avoir appris.

— J'ai eu tort de tant me dépêcher, disait le petit Sten, songeur.

Le propos révoltait sa mère. Il fallait honorer les livres. Nous leur devons la Révolution, et la meilleure façon de les honorer, c'est de les lire. Sans eux, sans Gutenberg, Voltaire, Rousseau, Diderot et l'Encyclopédie, sans les Philosophes, nous n'aurions jamais connu les Lumières et le Progrès. Sans les livres, le peuple ne serait jamais devenu souverain. Il ne se serait jamais retrouvé place de la Bastille, le 14 juillet 1789, pour apporter au monde la liberté, l'égalité, la fraternité et la Révolution... Ah, la Révolution ! La période la plus émouvante, la plus exaltante, la plus héroïque de l'histoire de l'humanité. Celle-ci a connu deux sommets. Le jour où un animal, qui crapahutait à croupetons, sur les bords fangeux des marécages peuplés de sauriens gigantesques, s'est mis debout tout seul sur ses deux pattes de derrière qui sont devenues des jambes, par un effort de volonté prodigieux, et a dit en se cognant le front de l'index : « Je pense, donc je suis ! » ; et le 14 juillet 1789. La Révolution ! Nous lui devons tout, petit Sten. Demande à ton père ! C'est elle qui fit des juifs des citoyens à part entière et, dans la foulée, apporta le système métrique qui facilite tellement les calculs. Songe au mal que te donneraient les baignoires qui ne cessent de se remplir que pour se vider si, au lieu de pouvoir évaluer leur contenu en litres, décalitres et mètres cubes, il te fallait compter en setiers et en pintes dont la valeur changeait avec les régions. La Révolution nous a offert ce bijou précieux qu'est le calendrier républicain, signé Fabre d'Eglantine,

l'auteur de *« Il pleut... il pleut, bergère... Rentre tes blancs moutons... »* (Annick chantonnait). Il faut être d'une mauvaise foi cléricale, et je me demande pourquoi j'ajoute cléricale à mauvaise foi, étant donné que, quand on est clérical, on est toujours de mauvaise foi, et que, lorsqu'on est de mauvaise foi, on est le plus souvent clérical... il faut être de mauvaise foi pour nier que Nivôse, Pluviôse, Ventôse, c'est quand même autre chose que janvier, février, mars. Et Germinal, Floréal, Prairial ? Tu entends la musique ? Tu vois les fleurs dans la lumière et les vents légers du printemps ?...

— Puisque ces noms sont si jolis, pourquoi la République ne les utilise plus, demandait le petit Sten, avec la logique imperturbable des enfants.

— Parce qu'il y a des traîtres, des saboteurs, et parfois haut placés. Mais un de ces jours, ça pourrait bien changer.

— Taratatatata... Taratatatata, disait le petit Sten.

— Il faudra peut-être y venir... Taratatatata.

N'oublions pas que la Révolution, sur ce point comme sur tant d'autres avait montré l'exemple. Le bon docteur Guillotin, un médecin humaniste, n'était-il pas l'inventeur d'une machine simple, pratique, naturelle, commode, d'un entretien facile, qui apportait la solution finale aux problèmes posés par les nobles, les prêtres et les mauvais républicains ? Il ouvrait une ère nouvelle. Celle où l'Homme, avec une hache majuscule, avait osé couper la tête d'un Roi, qui prétendait ne tenir son pouvoir que de Dieu. A la demande des grands prêtres juifs, les soldats romains avaient crucifié un homme, un imposteur, qui se prétendait être le fils de Dieu. Nous, nous avons décapité la monarchie qui se prétendait être de droit divin... Ah ! la merveilleuse, l'extraordinaire époque, et comme l'Ecole a raison de vous apprendre à la vénérer. Nous déclarions la paix au monde qui, en réponse, nous déclarait la guerre, parce que nous offrions la liberté aux peuples. Alors, c'était la levée en masse. Les tambours roulaient dans les faubourgs. Les clairons sonnaient. Aux armes, citoyens !

Les soldats de l'an II, ces va-nu-pieds superbes, couraient aux frontières et culbutaient les Prussiens du général de Brunswick. *« Madame Veto avait promis de faire égorger tout Paris... Mais le coup a manqué... Grâce à nos canonniers... Dansons la Carmagnole... Vive le son du canon ! »* (Annick chantonnait encore). L'univers basculait. Jadis, on faisait la guerre pour se distraire, ou par vanité, amour-propre froissé, pour l'honneur, ou encore par intérêt, pour prendre ou défendre une province, pour exiger un tribut... La Révolution changeait ces vieilleries. Elle faisait la guerre pour des mots, pour le triomphe d'une idéologie, pour imposer à la terre entière une religion sans Dieu, un système politique et philosophique, une certaine façon de penser, de raisonner, de sentir, de vivre... Tout cela est un peu compliqué pour toi, petit Sten. Tu comprendras plus tard, quand tu seras grand... C'est ce qu'il y a de plus important dans toute notre affaire. La Révolution n'avait pas créé et galvanisé des patriotes pour qu'ils défendent, les armes à la main, et s'il le fallait jusqu'à la mort, la terre des pères et des enfants. Elle avait créé et galvanisé des patriotes pour qu'ils obtiennent la victoire de la patrie révolutionnaire et républicaine sur les terres de la Réaction. C'est exactement ce que nous sommes. Nous sommes les patriotes de la patrie socialiste universelle. Nous sommes les militaristes de l'armée planétaire des prolétaires. Dès lors qu'ils pensent comme nous, les citoyens du monde entier sont nos concitoyens. Mais attention ! Si nos concitoyens se refusent à penser comme nous, ce sont des étrangers, et nous leur ferons la guerre, la guerre totale, la guerre du Droit et de la Justice, jusqu'à l'extermination radicale de ces ennemis du genre humain.

A l'évocation de cette purification idéologique générale, la commandante Sten flamboyait.

*
* *

C'est vrai, tout cela s'embrouillait un peu dans la tête de l'enfant, mais l'actualité devait l'aider très vite à comprendre les leçons de sa mère. Nous étions en 1956. Bientôt, à la maison de la culture Louis-Aragon, il ne fut plus question que des événements d'Algérie et de la manière dont il fallait s'y prendre pour aider les camarades algériens dans leur lutte contre le capitalisme et l'impérialisme français.

Le petit Sten entendit des mots nouveaux et apprit, en écoutant ou en questionnant, à en deviner le sens. Les Aurès, par exemple. C'était une région montagneuse, escarpée, couverte de forêts comme la France d'avant 1789. Les prolétaires arabes s'y cachaient. Le jour, tout paraissait calme. Les convois passaient sur les routes sans difficulté. Mais la nuit, les patriotes algériens sortaient des bois, à pas de loup. Pas un mot. Pas un cri. Dans l'ombre épaisse, on voyait luire leurs yeux et leurs dents. Soudain, d'un arbre, montait le hululement d'un oiseau. C'était le signal. En avant ! Les fellahs n'avaient que des couteaux, des serpes, des pétoires à corbeaux, la haine des oppresseurs et l'amour des oppressés. Cet armement matériel et moral leur suffisait à châtier les colons, ces gros propriétaires terriens qui faisaient suer le burnous. Après quoi les fellaghas récupéraient ce qu'ils pouvaient emporter, incendiaient le reste, se dispersaient et revenaient se cacher dans les grottes...

Toutes ces opérations ne pouvaient aller très loin. Elles servaient à maintenir la pression, rien de plus, et encore convenait-il d'être prudent, et vigilant à l'extrême, car le Parti ne contrôlait pas ces groupes. Léon Feix, de passage à la maison de la culture, avait expliqué la situation.

— Il sait de quoi il parle, Léon, avait dit le commandant. Ancien instituteur révoqué, Feix était le second d'André Marty à la commission coloniale. C'est lui qui la dirige aujourd'hui. Il est aussi rédacteur en chef de *L'Algérien de France*. En plus, sa femme, enfin sa compagne, est une juive de Constantine : Viviane Halimi. On peut lui faire confiance. Avec lui, c'est du pesé-réfléchi.

Quand le commandant Sten disait « pesé-réfléchi », il avait tout dit.

Léon Feix illustra son propos en racontant l'histoire de l'aspirant Maillot. Le fils d'un militant d'Alger. Un garçon très bien, solide, courageux. Henri-François. Beau gosse. Dans les missions difficiles, ça peut servir. Engagé volontaire : quand on a été élevé dans une famille communiste, cela peut indiquer une préméditation. Le marxisme-léninisme n'a jamais prôné l'insoumission. La désertion, oui, pour se servir des armes qu'on emporte contre l'ennemi de classe...

Un jour d'avril 1956, l'aspirant Maillot recevait l'ordre de charger, à la caserne de Miliana, un lot de revolvers et de 135 mitraillettes, pour les transporter à l'arsenal. En chemin, il demandait au chauffeur, un soldat du contingent, de passer par la forêt de Benaïm. Il devait y voir des parents. En pleine forêt, l'aspirant Maillot braquait son revolver sur le chauffeur.

— Stoppe !

Déjà, des hommes surgissaient. Le chauffeur était ligoté, endormi à l'éther, l'armement transporté dans une camionnette qui venait d'arriver. L'aspirant Maillot montait dans la voiture qui suivait. Il était devenu le déserteur Maillot.

Les yeux ronds, la bouche grande ouverte, le petit Sten ne perdait pas un mot. C'était beau comme une bande dessinée. Pistolets et revolvers étaient destinés aux *Combattants de la Liberté*, un groupe armé communiste, rattaché au maquis d'Orléansville, qui dépendait du FLN. Quelques jours plus tard, Ben Khedda, au nom du FLN, exigeait que les armes lui fussent livrées et le Parti communiste algérien était obligé de céder.

— Soyons lucides. Voyons les choses comme elles sont et non comme nous voudrions qu'elles soient, concluait Léon Feix. Soyons solidaires, mais vigilants, sur nos gardes. Ne dépassons pas la ligne que nous nous sommes fixée. Luttons contre l'envoi du contingent en Algérie, mais contrôlons cette lutte et méfions-nous de ceux qui veulent en tirer profit. Pas de politique aventuriste...

Dénonçons la torture. Nous y avons nos martyrs. Maurice Audin, Henri Alleg. Organisons le combat contre la répression. Appelons les chrétiens de gauche, les intellectuels, le PSU à y participer, mais méfions-nous des initiatives gauchistes, comme celles du réseau Jeanson, complètement inféodé au FLN. Elles pourraient nous entraîner trop loin... Et Léon Feix répétait : solidarité, circonspection, méfiance.

— Le camarade Feix a bougrement raison, affirma le commandant Sten, plus tard, devant sa famille et ses fidèles assemblés. Il faut faire gaffe. Plus les situations sont tordues, plus il faut garder le jugement droit, serrer les rangs et manœuvrer au sifflet.

La science marxiste-léniniste du commandant Sten était courte. Dans le maniement des idées, il n'avait jamais montré la même allégresse que dans celui de sa mitraillette. Il savait pourtant, d'instinct, que dans la religion communiste, comme dans les autres, si l'on voulait prendre du galon, ou simplement garder celui qui vous avait été octroyé, l'essentiel s'appelait obéissance.

Quoiqu'elle s'appliquât à n'en rien montrer, Annick ne partageait pas l'opinion du commandant. La docilité ne figure pas au nombre des composantes essentielles du caractère breton. Si rationaliste qu'elle se voulait, son cœur battait au rythme du grand cœur fellagha. Ah ! L'admirable peuple debout, les mains nues, devant les fusils du colonialisme français, qui n'était qu'une des formes du fascisme assassin, renaissant sans cesse de ses cendres ! Le sang de la révolte éternelle chantait dans les veines de la commandante. Elle trouvait minable la prudence du Parti, misérables les petites balances sur lesquelles il entendait peser l'Histoire. L'aplatissement de son mari l'indignait. Surtout que...

Au risque d'assombrir les idéalistes, il faut reconnaître que les causes les plus nobles peuvent être embrassées pour des raisons qui le sont moins. Voilà quelques jours, au ministère, dans une enveloppe à son nom où la mention *personnelle* était griffée à l'encre rouge, Mme Choukroun

avait reçu une lettre anonyme libellée ainsi :

> *Madame la prétentieuse,*
>
> *Tu vas rabattre ton caquet quand tu sauras que ton commandant marlou se la fait joyeuse, le mardi et le vendredi tantôt, de 3 à 6 heures, à l'*Hôtel des Deux-Gares. *Sa mitraillette risque pas de rouiller, ni de s'enrayer, vu que l'heureuse élue n'est autre que cette salope d'Olga Cheminoff, la fille de la propriétaire du* Cheval dort. *Malgré cette enseigne, Olga a la réputation, que sa mère possédait déjà, de ne pas s'endormir sur le mastic, etc...*

Suivaient cinq ou six lignes que nous ne rapporterons pas, par bienséance, d'autant plus qu'elles se contentaient de rapporter le comportement des protagonistes, sans rien ajouter au fait. Nonobstant le tutoiement employé, comme dans toutes les lettres anonymes qui se respectent, celle-ci était signée : *Une amie qui vous veut du bien.*

Le premier réflexe d'Annick, Bretonne fière, au-dessus de la bassesse humaine, fut de jeter l'ordure au panier. La fierté n'empêche pas la curiosité, encore moins la jalousie, qui a tôt fait de vous ronger les chairs, comme le renard du petit Spartiate, comparaison qui vint immédiatement à l'esprit de l'institutrice. Son second réflexe fut de passer son imperméable et de filer dans le haut du boulevard de Strasbourg, à l'*Hôtel des Deux-Gares*, car c'était vendredi. Son futur mari l'y avait entraînée, dans les orages zébrés d'éclairs de la Libération. Depuis il y passait, de temps à autre, faire un billard, disait-il.

Il arriva à trois heures pile. La ponctualité avait toujours été un de ses charmes, le secret du commerce, à l'entendre. Garée quelques mètres après l'hôtel, Annick le vit dans le rétroviseur de sa Simca. Dix minutes plus tard, une petite brune au nez en trompette, et l'air effronté, rappliquait à son tour en trottinant. Rien ne trahissait chez elle la joueuse de billard. Annick se sentit défaillir. Elle avait la gorge sèche, les mains moites, elle ne voyait plus la rue qu'en pointillé, comme si son pare-brise venait d'exploser.

Sans qu'elle en prît conscience, ce fut à ce moment précis que sa foi communiste fut ébranlée. Un parti dont le journal s'appelait *L'Humanité*, un parti qui proposait aux prolétaires du monde entier de réaliser le bonheur universel grâce à une paix juste et durable basée sur l'égalité entre les hommes et les femmes, un parti comme celui-là ne pouvait tolérer que le commandant Sten, le héros des Francs-Tireurs et Partisans, le directeur de la maison de la culture Louis-Aragon, le père du petit Sten, bafouât son épouse Annick, née Le Guyader, à l'*Hôtel des Deux-Gares*, avec une Olga Popoff, ou quelque chose comme ça, une dévergondée perdue de réputation, non il ne le pouvait pas, il ne le pouvait pas ou bien il n'était plus le parti des travailleurs et des 60 000 fusillés, et alors il était urgent de crier à l'imposture, à la trahison, comme Roland à Roncevaux.

Annick ne pouvait plus faire confiance au parti, ni au camarade Feix, puisqu'elle ne pouvait plus faire confiance au commandant Sten. Elle était décidée à franchir à la première occasion la ligne que ces hommes sans parole prétendaient lui imposer. En leur désobéissant, elle ne ferait d'ailleurs qu'obéir à Jacques Duclos qui avait écrit, dans ses *Cahiers*, que les militants devaient *« travailler à la défaite de l'armée française, partout où elle se bat »*.

En écoutant le commandant Sten répéter qu'il fallait manœuvrer au sifflet (et Olga Popoff, elle manœuvrait au sifflet ?), le regard de la Bretonne se durcissait. Sa bouche, frémissante, se crispait. Un feu nouveau s'allumait dans ses cheveux de cuivre. Il émanait d'elle des ondes électriques.

Le petit Sten les sentit. Il prit la main de sa maman. Il la porta à ses lèvres et l'embrassa. Il aurait voulu lui dire qu'il l'aimait, qu'elle pouvait compter sur lui, mais il y avait trop de monde. Sans savoir pourquoi, pour la première fois de sa vie, le petit Sten admirait plus sa mère que son père.

Elle le devina. Il y a de la magie dans l'instinct maternel. La commandante se redressa. On vit pointer son menton qu'elle avait déjà galochard. Elle était prête. Si le parti

communiste et le commandant Sten manquaient à leur devoir, elle saurait faire le sien, comme Rosa Luxembourg. C'est ainsi que commencent les schismes.

*
* *

Annick Choukroun aimait l'école laïque avec passion. Elle eût souhaité être appelée à la défendre jusqu'à la mort, et même au-delà. Son testament, déposé chez Me Leduc, stipulait qu'en aucun cas son enterrement ne serait religieux et qu'il n'y aurait pas de croix sur sa tombe. La vérité oblige le narrateur honnête à indiquer que le petit Sten fréquentait néanmoins un cours privé, dans le quartier du ministère. Sa maman l'y conduisait le matin. Le soir, il passait la prendre au bureau, où tout le monde lui faisait fête.

Quand sa mère terminait un travail ou se trouvait en réunion, le petit Sten s'asseyait à une table aménagée à son intention. De sa lourde sacoche d'écolier, il sortait livres et cahiers. Avec un peu d'ostentation, il jouait à l'élève studieux, en faisant ses devoirs ou en apprenant ses leçons.

Il lui arrivait, si sa mère tardait, de descendre au poste d'entrée, jouer au baby-foot avec les gardes. On l'aimait bien. Il était serviable, gentil, auréolé des exploits de son père.

— Et si poli, disait Mme Odette, la préposée au contrôle du personnel féminin. Ses yeux au ciel, elle soupirait. Elle songeait à Victor, son gamin, un affreux jojo, une tête de lard, avec des cheveux jaunes et des yeux bigles, qui n'ouvrait la bouche que pour cracher ou dire des horreurs.

En partant, Annick passait en coup de vent, pour le contrôle, en principe obligatoire, tant il y avait de fauche, malgré la qualité du recrutement, et prendre l'enfant. C'était rare que Mme Odette lui demandât d'ouvrir son sac. La femme du commandant Sten, vous pensez... Mais enfin, ça pouvait arriver, pour le principe, si un supérieur était là, ou si des vols plus importants venaient d'être signalés.

— Viens vite, disait-elle à son fils. Nous allons être en retard. Tu ne vois pas que tu ennuies ces messieurs.

— Pas du tout, disaient les gardes avec leurs grosses voix de gardes. Il nous aide. Il a l'œil. Il voit tout. Il devine ce qu'il ne voit pas. C'est un lascar qui ira loin.

Un soir, en revenant de chez le directeur, un Aveyronnais avec un accent du diable, qui mettait trois heures à vous expliquer que la poule pond, Annick ne trouva pas le petit Sten dans son bureau, mais vit qu'il y avait oublié son cartable. Celui-ci trônait au milieu de la table, superbe, avantageux, gonflé d'orgueil d'avoir, tous les jours, à transporter tant de savoir de la maison de la culture Louis-Aragon au cours Champollion, et retour. Inexplicablement émue, peut-être parce que sa jeunesse studieuse lui revenait au cœur, Annick le caressa. Du doigt elle suivit la poignée et les sangles qui permettaient de le porter à dos. C'est alors que l'idée lui vint, si troublante et si forte qu'elle fut obligée de s'asseoir.

*
* *

Peu après le passage de Léon Feix et l'affaire de l'*Hôtel des Deux-Gares*, (pensez-y toujours, n'en parlez jamais), Annick avait fait la connaissance de Maxime Lowinski, un sculpteur sur fil de fer barbelé de très-très grand talent. Il exposait ses œuvres à la maison de la culture, en particulier une *Vierge rouge au ghetto de Varsovie*, toute en spirales et torsades, d'une beauté à vous couper le souffle.

Physiquement, Maxime était un être contrefait, avec une tête trop grosse sur un torse dévissé, qui semblait aller de biais quand le bassin venait droit. Sa voix était profonde. Il y avait tant de détresse dans son beau regard sombre qu'on eût souhaité pouvoir l'aider à oublier sa disgrâce.

Politiquement, Maxime, membre du Comité national des artistes pour la paix, s'était éloigné du Parti, depuis les événements d'Algérie et rapproché des courants gauchistes.

— Je ne suis pas en dissidence, mais il faut faire quelque chose, disait-il. Nous ne pouvons pas rester inertes. Nous trahirions la patrie humaine.

— Je suis cent fois d'accord avec vous, avait répondu Annick.

Elle se souvenait du pauvre sourire qui avait éclairé son visage ingrat. Maxime avait ajouté :

— Je n'ai jamais été soldat... Ça se voit... Je ne pourrais pas tirer au fusil... Mais je peux porter des armes. Je sais soigner un blessé... J'habite une baraque, près d'Arpajon. Je peux cacher des clandestins.

Ils s'étaient revus, à plusieurs reprises, pendant la durée de l'exposition. Leurs apartés agaçaient le commandant Sten.

— Je me demande ce que tu lui trouves à ton Quasimodo, disait-il, en s'efforçant de rire. C'est sa bosse qui t'attire. On dit que ça porte bonheur...

Le commandant venait de lire Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, en bande dessinée, dans *France-Soir* et tenait à montrer que, pour ce qui était de la culture, il était bien chez lui dans sa maison.

Annick ne répondait pas. Elle aurait bien aimé lui demander ce qu'il trouvait à Olga et au billard de l'*Hôtel des Deux-Gares*, mais elle ne s'y risquait pas. Parfois, à certains éclats, on s'apercevait que sous les allures pataudes du directeur, le fauve de la rue Martel n'était qu'endormi.

Maxime rendit visite à Annick au ministère. Il l'invita à déjeuner chez *Dominique*, un restaurant russe de Montparnasse, où il semblait être connu. Il ne manquait pas d'argent, ne regardait pas à la dépense et laissait des pourboires de boyard. Annick remarqua que, dans les billets qu'il tirait de sa poche, il y avait des coupures étrangères, des francs suisses et des dollars. La sculpture sur fil de fer barbelé rapportait plus qu'on aurait pu le croire.

Ils parlaient surtout de l'Algérie. Après la croisade pour les Viets, les intellectuels se mobilisaient pour le

FLN. Des réseaux de soutien se créaient un peu partout.

— Mais, concrètement, que font-ils, demandait Annick.

— Ils aident…

— Mais encore ?

— Vous avez entendu parler des cartes d'état-major escamotées au ministère de la Défense.

— Non…

— Ah ! C'est une curieuse histoire.

Le réseau Jeanson essayait d'avoir des antennes dans les ministères les plus intéressants. A la Défense, des personnes particulièrement bien placées réussirent à subtiliser des cartes d'état-major du territoire algérien. Les techniciens du réseau les photocopièrent dans la nuit. Le lendemain, elles étaient à leur place. Ni vu. Ni connu. Le jour même, les photocopies parvenaient aux affaires supérieures du FLN. Ces documents leur manquaient. Ils purent mieux coordonner leurs opérations de guérilla, suivre les déplacements des troupes françaises, organiser des embuscades en fignolant les chemins de repli. En un mot, hâter la victoire des fedayin.

Annick écoutait, rêveuse. La phrase de Duclos lui tournait dans la tête, comme une rengaine : *« Travailler à la défaite de l'armée française, partout où elle se bat. »*

A la fin du déjeuner suivant, après avoir encore longtemps hésité, elle se lança :

— Maxime…

— Oui…

— C'est difficile, mais je le ferai.

— Quoi ?

— Ce qu'il faut… Dites-moi ce qui serait utile.

— Tout.

— Mais encore ?

A mi-voix, la bouche de côté, tout en jetant des regards à

gauche et à droite pour voir si quelqu'un les observait, il parla des dépôts d'armes, de leurs emplacements, de leurs inventaires et spécialisations, des noms de code, des unités chargées de la garde, des convois de ravitaillement (dates prévues, itinéraires), des décisions arrêtées et des projets en cours. Les photocopies seraient faites aussi rapidement que pour les cartes d'état-major. Pas de problème. Les talents de Maxime Lowinski ne se limitaient pas au fil de fer barbelé. Le seul problème consistait à sortir et rentrer les documents sans risquer les fouilles. La Providence venait de le résoudre en offrant au regard d'Annick le cartable du petit Sten.

*
* *

Annick Le Guyader-Choukroun appartenait à ce genre de femmes qu'on disait jadis "romaines". Les exigences supérieures de ce qu'elles considéraient comme leur devoir l'emportaient très vite sur toute autre considération.

Après mai 1968, quand l'histoire dite de "l'enfant espion" fut connue et racontée dans la presse, Annick accepta d'en parler à *Valeurs humaines*, l'hebdomadaire d'Elizabeth Dayan. L'interview parut sous le titre un peu racoleur :

Exclusif

LA MERE DE L'ENFANT ESPION PARLE

JE NE REGRETTE RIEN !

En voici les extraits les plus intéressants :

Valeurs humaines : *Vous n'avez pas hésité à mêler votre fils, qui avait alors une dizaine d'années...*

Annick Choukroun : Oui, dix ans...

VH : *Dix ans !... à cette entreprise dangereuse... qui tombait sous le coup de la loi française ?*

AC : S'il y eut débat, il fut de courte durée. J'étais engagée corps et âme dans un grand combat. Mon cerveau ne fonctionnait pas comme si je n'avais en tête que des histoires

privées d'épouse et de mère au foyer. La situation était simple. Fallait-il aider la cause antifasciste, anticolonialiste, anti-impérialiste et antiraciste du FLN ? Réponse : oui. Les documents dont j'avais connaissance aidaient-ils le FLN dans cette lutte ? Réponse : oui. Mon fils était-il le seul capable de nous apporter un concours précieux et déterminant ? Réponse : dans l'instant, oui.

VH : *Vous n'avez pas hésité à faire de votre enfant un enfant espion ? A dix ans...*

AC : Vous tenez à cette expression. Elle n'est pas exacte, mais elle fait de l'effet. Le petit Sten était au plus un porteur de valises, comme l'abbé Davezies, ou les agités du bocal, le commando Sartre. Mais si l'enfant espion vous fait plaisir, va pour l'enfant espion. Ça ne me gêne pas d'être la maman de l'enfant espion. Le fait d'espionner n'a plus rien de honteux. Ce qui compte, c'est de savoir qui on espionne, et pour qui. Les librairies sont pleines de récits d'espions, décorés de la Légion d'honneur, qui tirent gloire et profit d'avoir espionné les nazis. C'est ce que mon fils m'a aidée à faire. Pour nous, l'armée française en Algérie, c'était comme l'armée nazie d'occupation en France. Comprenez-vous ? Je suis fière de mon enfant espion. Souvent je me dis que si, par sensiblerie, réflexe de maman poule, sentiment compréhensible mais complètement dévoyé ici, je l'avais empêché de jouer le rôle qu'il pouvait tenir, c'est le fils du commandant Sten que j'aurais trahi. Son père s'est battu contre une autre forme du même ennemi : le fascisme, le nazisme, le racisme et l'antisémitisme. N'oubliez pas que l'Algérie était pétainiste à 80 % et que Drumont, l'anti-dreyfusard n° 1, fut élu député à Alger.

VH : *Pour un enfant de dix ans, ça fait beaucoup d'ennemis.*

AC : Il n'y a pas d'âge pour les braves. L'Histoire est pleine d'enfants héroïques. Gavroche. Le petit Bara, de Cholet. "Tu vas crier : Vive le Roi !" "Non. Vive la République !" Et il tombe, percé par les baïonnettes des Chouans. Pourtant, dans notre cas, n'exagérons rien. L'enfant espion ne risquait pas grand-chose. Le ministère et la police en avaient surtout aux fascistes partisans de l'Algérie française,

les Bidault, les Soustelle, Tixier, Le Pen, toute la clique. Soyons francs ! Combien de signataires du Manifeste des 121 ont-ils souffert de leurs signatures ? Combien de membres actifs du réseau Jeanson se sont-ils retrouvés en taule ? Il n'y a que les communistes : Yveton, Audin, Alleg, qui ont dérouillé. Et encore ! Au début. Avant de Gaulle. A supposer qu'on eût découvert de la doc *top secrète* dans le cartable du petit Sten, il aurait pu l'y avoir placé par inadvertance, en ramassant ses livres de classe sur mon bureau. Dans ce cas, vous auriez entendu son père. Le foin du diable qu'il aurait fait. Le fils du commandant Sten espion ? A moi les Milices patriotiques ! A moi les FTP ! J'avais aussi la possibilité de passer aux aveux. La seule coupable, c'était moi. Le petit Sten ignorait ce qui se trouvait dans son cartable.

VH : *Vous ne l'aviez pas averti ? A un enfant héros, fils d'un père héros, on devrait pouvoir tout dire, non ?*

AC : Non. Un enfant héros, c'est quand même un enfant. Il a les travers de l'enfance, l'imprévoyance, l'insouciance, le goût du jeu, le besoin de parler, de raconter, de se vanter auprès des petits camarades. Je connais tellement d'hommes qui ne sont plus des gamins et qui se comportent comme s'ils l'étaient encore. Les crimes parfaits sont rares parce que les criminels brûlent d'expliquer le mécanisme de leur perfection et, en écoutant les vantardises des uns et les confidences des autres, j'ai pensé depuis longtemps que les bavards étaient plus dangereux que la pire des polices. Alors un gosse... Et puis, surtout, je ne voulais pas que le petit Sten le mentionne à son père. Ce qui aurait été dans la norme des choses.

VH *: Le commandant n'était pas informé de vos entreprises ?*

AC : C'eût été les condamner. Quand mes entreprises — comme vous dites — ont commencé, le commandant Sten suivait aveuglément la voie étroite du Parti. Prudence. Il se méfiait de tout le monde. Des Arabes, parce qu'ils étaient des musulmans avant d'être des communistes, puisqu'ils éprouvaient le besoin de frapper le drapeau rouge d'un

croissant — et des gauchistes, qu'il disait manipulés par les trotskystes, lesquels, il n'y avait pas si longtemps, étaient appelés hitléro-trotskystes. S'il avait appris que je complotais avec eux, le commandant aurait été capable de me balancer. On a vu pire pendant l'Occupation. Et puis il y avait son réseau.

***VH** : Un réseau de la Résistance ?*

AC : Si l'on veut... Le réseau des *Deux-Gares*, ça vous dit quelque chose ?

***VH** : Non.*

AC : J'aime autant ne pas en parler. Le commandant Sten y fréquentait des gens que je n'aimais pas. Des personnes douteuses, qui avaient une mauvaise influence sur lui. Un jour, au Parti, on lui a dit que moi aussi je voyais des gens que le Parti n'aimait pas. Il m'a demandé des explications. Je les lui ai données. Il m'a écouté, stupéfait. Il ne savait que répéter : "Tu es folle... Tu es complètement folle". A un moment, il m'a demandé : "Ces documents, comment les sors-tu ?" J'ai dit : "Dans le cartable du petit Sten". J'ai vu son menton trembler. J'ai cru qu'il allait pleurer et que j'allais prendre une toise maison et même maison de la culture. Et puis, il m'a prise dans ses bras. Il m'a serrée. Il m'a embrassée. Comme avant. Je lui ai dit : "Je ne regrette rien, mais si tu arrêtes aux *Deux-Gares*, j'arrête au ministère." D'ailleurs, c'était fini ou presque. En politique lucide, de Gaulle voyant qu'il n'aurait pas l'Algérie française s'était replié sur la France algérienne. Curieusement, le commandant Sten allait connaître une mue identique. Il voyait de plus en plus de gauchistes. Ceux-ci le félicitaient de mon engagement. Ils le félicitaient de me l'avoir permis. Le commandant ne démentait pas. Il était flatté qu'on présentât son garçon comme un enfant au courage exceptionnel.

***VH** : Quel âge a-t-il aujourd'hui, le petit Sten ?*

AC : Vingt et un ans, et il mesure 1,85 m.

***VH** : Que fait-il ?*

AC : Il prépare une licence de psychologie. Il dirige une association : *Psychologues sans frontières*. Il revient

d'Algérie où il a été reçu comme un enfant de la Révolution. Il part pour Cuba, invité par Castro.

VH : *Et son père ?*

AC : Son père ? Il est en admiration, en admiration béate devant son garçon. Tout à l'heure, quand vous me parliez de l'enfant espion, je pensais à une nouvelle d'Alphonse Daudet qui porte ce titre dans les *Contes du lundi*. C'est un épisode du siège de Paris, dans l'hiver de 1870-71. Par entraînement, un gosse avait fourni des renseignements aux Prussiens. Quand son père l'apprit, il décrocha son fusil, sa cartouchière et, sans tourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis... C'est ainsi que se termine la nouvelle de Daudet. La nôtre est toute différente. Quand son fils est à la maison, le commandant n'en bouge pas. Il boit ses paroles. Il ne le quitte pas des yeux. Il le regarde avec tant d'amour, tant de ferveur, que j'en suis toute retournée. Le soir, au lit, après avoir fait semblant de lire *Le Monde* et avant que le sommeil ne l'engourdisse, il arrive que je l'entende prononcer des phrases comme celles-ci : "A dix ans, être espion au service de la Révolution, c'est formidable... Cela restera dans l'histoire... Ah ! comme tu as eu raison, Annick. Il n'a pas fini de nous étonner, le petit Sten."

*
* *

Une vingtaine d'années plus tard. Fin mars 1989. Dans la salle d'honneur, la maison de la culture Louis-Aragon attend son ministre. Comme le Président, Jack Lang cultive le retard. Cette fois, c'est pour le bon motif. Michel Rocard l'a retenu à Matignon. Il y aurait du remaniement ministériel dans l'air.

Au premier rang, devant la scène, dans l'allée centrale, la veuve du commandant Sten, de noir vêtue, se tient assise dans son fauteuil roulant, le buste droit, la tête haute. L'été dernier, le commandant avait été sauvagement agressé par

des “jeunes”. Il sortait de *L'Hôtel des Deux-Gares*. A soixante-huit ans passés, il demeurait ardent au billard. Un tournoi, avec poules, s'était prolongé fort avant dans la nuit. Il faut bien que vieillesse se surpasse.

— Ils lui ont sauté à cinq sur le poil, avec des lames comme des rasoirs et des battes de base-ball. Je vous demande un peu... On ne joue pas au base-ball, mais on a des battes, c'est la mode, ça fait américain, raconta le commissaire. Le commandant Sten avait résisté aux Teutons, mais avec les intellos des banlieues, c'est une autre paire de flûtes. Battu à mort, et après la gorge tranchée, d'une oreille à l'autre, saigné comme un mouton, le dernier jour du Ramadan, pas beau à voir, je vous le dis... Quand j'ai débuté, des agressions, la nuit, autour des gares, bien sûr qu'il y en avait. Des petits voyous attaquaient le bourgeois avec des coups de poing américains, c'était la mode, déjà américaine, remarquez. Moi, je ne fais pas de politique, mais j'ai mes idées. La Victoire, ça n'a pas apporté que du bonus, je vous le dis... Bref, les coups de poing américains, ça n'était pas du câlin papillon, non, mais après trois jours d'hosto, c'était passé, vous ne vous souveniez plus que de vous être fait tirer le morlingue, tandis qu'aujourd'hui, ça va tout de suite à la saccagne et c'est l'abattoir. Comme je connaissais les Sten, je suis allé prévenir Mme Annick, la moindre des choses. Il était trois heures du mat. Elle m'a reçu dans un déshabillé vert, très joli, avec de la dentelle à l'encolure. Quand elle m'a vu, elle a tout compris. Elle m'a dit, d'une voix blanche : « Il est arrivé un malheur ? » J'ai fait oui de la tête. Elle m'a dit : « Il est mort ? » J'ai dit : « On l'a tué. » Elle restait là, debout, immobile, une statue. Elle a dit : « Où ? » « Devant l'*Hôtel des Deux-Gares*. » Comme si elle avait mal compris, elle a refait : « Où ? » en fronçant les sourcils. « Devant l'*Hôtel des Deux-Gares* ». Alors elle s'est effondrée, vloum, d'un coup, comme une masse. Une hémiplégie foudroyante. Elle n'avait plus de jambes. Elle ne les a jamais retrouvées.

Il y a du remue-ménage du côté de l'entrée. Les têtes se tournent. C'est le ministre. Bravo ! Vive Jack ! Vive Lang ! Vive Jack Lang ! Il entre par le fond. Il salue. Il serre les mains qui se tendent. Il sourit, le visage plissé comme le soufflet d'un vieil accordéon. Le nez reniflant la volupté et frétillant à l'avance, les yeux à la fois langoureux et craquants de malice. Il avance dans l'allée, d'un pas de danseur, léger, beau comme un pâtre habillé par Smalto et frisé, à croire qu'il porte des bigoudis, le soir, chez Monique.

Le Tout-Paris de la réussite de gauche, ce qui, en 1989, signifie de la réussite tout court, est là. On note, au hasard, Françoise Giroud, qui a toujours eu un faible pour les ferrailleurs de l'Occupation ; Pierre Bergé, qui va inaugurer bientôt son Opéra-Bastille, flanqué de Georges-Marc Benamou, de *Globe*, qui a réussi un coup fumant, en 1988, avec son : *« Tonton, ne nous quitte pas »* ; Julien Dray, dit "Juju", transfuge de la Ligue communiste révolutionnaire de Krivine, récemment élu député PS de l'Essonne, qui reproche à Françoise Castro d'avoir révélé au *Monde* l'existence des Milices armées juives, à Paris et en province. (« Et *Le Monde* a publié l'info ! Il y a des mecs qui sont vraiment tarés. ») ; Françoise Verny, éditrice et auteur, pachydermique et acérée ; Seguela et Tapie cherchant à repérer où se trouvent les caméras et les micros ; André Bercoff, le nègre blanc, qui se présente modestement comme le potinier le mieux informé de Paris et tourne autour d'Anne Sinclair pour savoir ce qu'il y a de vrai dans la rumeur qui court : elle se séparerait d'Ivan Levaï ; Attali, à qui tout le monde demande ce qu'il faut penser de l'affaire Péchiney et de la mort subite de Roger-Patrice Pelat, inculpé de recel et délit d'initié, et qu'une crise cardiaque a emporté opportunément, là où le pouvoir des juges d'instruction est devenu dérisoire ; Georges Kiejman, qui a réussi, enfin, à entrer dans les bonnes grâces du Président en s'occupant des associations de la Présidente... Etc... Etc. Un bottin ne suffirait pas à énumérer le ban et l'arrière-ban des personnages connus ou moins connus, mais

tous pareillement intrigants et remuants, qui se pressent ce jour-là dans la grande salle de la maison de la culture Louis-Aragon.

L'événement est exceptionnel. Jack Lang va nommer le petit Sten président-directeur à la place de son père et le décorer de la Légion d'honneur, comme Thorez avait décoré le commandant, quelque quarante ans plus tôt, ô émouvante tradition.

Le petit Sten est aujourd'hui un grand quadra aux cheveux déjà gris. Il a la morphologie mastoc et ours des Karpates de son père ; le visage ovale, le menton volontaire, les yeux pers et les taches de rousseur de sa mère. Il se tient debout, à la gauche du fauteuil roulant, la main droite sur l'épaule de la commandante. Jack Lang les dépasse, s'arrête, ouvre les bras :

— Vous... vous..., dit-il à Annick.

Sa voix frémit. On voit qu'il n'a pas suivi les cours de l'*Actor's Studio.* Il en fait toujours des kilos. Il embrasse Annick, il embrasse son fils. Puis il virevolte, élastique, s'élève comme un elfe sur les six marches qui montent à la scène, enlace le micro après un pas de deux avec entrechats et, d'une voix un peu rauque, façon *crooner* en fin de soirée :

— Mesdames... messieurs... mes chers amis... et surtout, surtout, vous, vous, madame la commandante Sten... permettez-moi de vous nommer ainsi, mais vous serez toujours pour moi, pour nous, l'épouse de l'immortel commandant Sten... et toi, petit Sten, permets-moi aussi de te nommer ainsi, mais tu resteras à jamais pour moi, pour nous, le petit Sten... celui dont je ferai raconter les exploits aux enfants de toutes les écoles laïques de France, quand je serai à l'Education nationale, ce qui ne saurait tarder, le Président me l'a encore répété hier... mesdames, messieurs, mes chers amis, je suis heureux... heureux comme je l'ai rarement été... dans l'émotion... dans la joie... heureux de vous voir si nombreux et si chaleureux autour de la commandante Sten, et de son fils, que nous

continuerons d'appeler le petit Sten, même s'il dépasse le mètre quatre-vingt cinq sous la toise... je suis heureux... heureux car j'ai de bonnes, de très bonnes nouvelles les concernant, à vous communiquer.

Le silence devient plus attentif. Dans un mouvement étudié et répété devant la glace de son salon, place des Vosges, un appartement historique uniquement payé avec ses économies de professeur de droit, Jack Lang lève les yeux au ciel, comme s'il cherchait son inspiration dans la herse d'où tombe la lumière. Puis, il baisse lentement la tête, jusqu'à ce que son menton vienne reposer sur son jabot. Lentement, de gauche à droite, puis de droite à gauche, son regard filtrant balaye l'assistance en s'arrêtant un instant sur le couple mère-fils. Enfin, comme pénétré de l'importance du message, il articule :

— D'abord, mon ami Jean-Pierre Chevènement, ministre de la Défense, qui aime d'un même amour-passion l'école laïque, l'armée, la Révolution et la République, vient de prendre une décision qu'il m'a chargé de vous transmettre. Pour services rendus à la résistance algérienne, la commandante Sten est nommée colonelle !

Pour couvrir les applaudissements qui commencent à fuser, Jack Lang enfle la voix. C'est presque en criant qu'il lance :

— Désormais, nous devrons lui dire... madame la colonelle Sten !

La salle trépigne, bat des mains, bat des pieds, mugit. Jack Lang la calme d'un geste de prélat.

— Ensuite... Vous savez qu'en ma qualité de ministre de la Culture j'ai demandé au petit Sten de succéder à son père et d'être le nouveau directeur de la maison de la culture Louis-Aragon. Vous savez également qu'en ma qualité de ministre du Bicentenaire j'ai chargé le petit Sten de mission auprès de l'organisation des fêtes de la Commémoration. Je vous signale qu'il rentre d'une grande tournée. Dans dix mille communes de France, il a supervisé la plantation de dix mille arbres de la Liberté... La forêt de la

Révolution... la forêt de la République, c'est la forêt du petit Sten. (*Hourras. Roulements de pieds.*) Pourtant, ce n'est pas seulement au directeur de la maison de la culture, ni au chargé de mission du Bicentenaire que je vais remettre tout à l'heure les insignes de chevalier de la Légion d'honneur. (*Un temps.*) C'est aussi au nouvel attaché de cabinet de mon ami Roland Dumas, ministre des Affaires étrangères. (*Applaudissements nourris.*) Celui-ci m'a appelé d'Alger. Il participe à des entretiens sur le pétrole et le gaz. Il a été frappé par la résonance de l'histoire de l'enfant espion. (*Clameurs.*) Un exemple. Un seul. Pour symboliser le passage de l'Algérie de la nuit à l'Algérie de la lumière, une rue va partir du Champ des martyrs, pour aller jusqu'au Jardin des colonnes de Buren. (*Nouvelles clameurs.*) Et comment va-t-elle s'appeler, cette rue symbolique ? Comment ? Je vous le donne en cent... Je vous le donne en mille... (*Silence haletant.*)... Elle va s'appeler *Rue du Petit Sten, l'enfant espion.*

Dans la salle, c'est du délire. La colonelle Sten s'est cassée dans son fauteuil. Elle pleure... Son fils l'entoure de ses bras et dit :

— Maman... maman...

Sur la scène, Jack Lang salue, les deux poings levés. A l'entrée, deux ex-gardes du ministère, recyclés gardes de la maison de la culture Louis-Aragon, disent, avec leurs grosses voix de gardes :

— On l'avait bien vu qu'il irait loin, le petit Sten !

Janvier-Février 1996.

La dernière classe

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clé de sa prison... Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit, aussi gros qu'il put : « *Vive la France !* »

Alphonse Daudet. *La Dernière classe. Contes du lundi.*

AUSSI LOIN Que le quartier se souvienne, la directrice de l'école de la rue Che Guevara a toujours été Mlle Hamel. Cela tient, en partie, aux méthodes d'éducation en vigueur. Considérée avec méfiance comme un élément réactionnaire de la connaissance, la mémoire est désormais négligée. Du coup le souvenir est tombé en désuétude. Le passé ne remonte pas au-delà des dernières vacances. Il n'est plus qu'un halo diffus que le présent traîne derrière lui, comme un nuage.

Si pénétrante qu'elle soit, cette explication n'est pas la seule. Il faut lui en adjoindre une autre, plus prosaïque. Depuis la déclaration de l'ONU sur la libre circulation des personnes dans le sens Sud-Nord et des biens dans le sens Nord-Sud, l'indigène du secteur s'est beaucoup renouvelé. Cela limite la réminiscence.

Mlle Hamel, elle, n'a pas bougé. Elle a toujours l'air d'avoir cinquante ans. De l'automne au printemps, elle porte les mêmes lainages brunâtres qui font penser à la

bure des prisons, comme on en voyait aux condamnés avant que ne leur fût octroyée la nouvelle tenue des Centrales : blazer bleu-marine deux boutons, pantalon gris-tennis, chemise blanche, cravate club. Réforme astucieuse qui permet de repérer le prisonnier permissionnaire au milieu d'une population uniformément fagotée de blue-jeans délavés et de chandails à chevrons.

L'été doit être précoce, éclater dès juin, avec ses matinées voluptueuses où la lumière commence à danser dans la chaleur qui monte et ses midis immobiles pour que Mlle Hamel s'autorise à changer d'uniforme. Elle remplit alors une robe de tussor jaune paille, sans manches et à encolure carrée, qui lui va comme un sac.

A ce détail, le lecteur perspicace aura peut-être pressenti que Mlle Hamel n'a pas la taille mannequin. Elle est bâtie comme un parallélépipède, comme une tour cylindrique, un donjon, entièrement pris dans la masse, les hanches et les épaules à l'alignement. L'hiver, quand il tombe des cordes, sous son ciré jaune, à capuche, ses seins majestueux et ses fesses imposantes ressemblent à une bouée de sauvetage enfilée de guingois. C'est le seul relief de la construction. Grande comme une armoire normande, Mlle Hamel approche le quintal. Elle marche pourtant à toute allure, à grandes enjambées et en force. Il faut l'avoir vue, en pleine récréation, jaillir du groupe des institutrices avec qui elle patrouillait sous la véranda et, traversant la cour comme un bulldozer, la tête dans les épaules, s'en aller empoigner deux galopins qui se frictionnaient dans un coin, pour savoir ce que sont la vitesse et la puissance. Quand l'histoire militaire de la France était enseignée dans les écoles et que les mots du vocabulaire troupier faisaient encore image, les assistantes de Mlle Hamel l'appelaient : "Le Cuirassier", "Le Dragon", "Le Tank". Aujourd'hui, elles la baptisent "Chéri-Bibi". C'est le nom d'un énorme malfrat, à mine patibulaire, principal personnage d'une bande dessinée qui vient de valoir à son auteur le prix Nobel de Littérature.

Malgré la référence, cette comparaison ne fait pas honneur aux nouvelles institutrices. Elles n'ont pas bien regardé Mlle Hamel. Plus exactement, elles n'ont pas su la voir... Sans doute le visage qu'elle montre sous un casque de cheveux raides, poivre et sel, coupés à la garçonne, peut paraître ingrat et hommasse. On peut n'y remarquer que la mâchoire épaisse, le nez bourguignon, les sourcils touffus et à géométrie variable, comme Pompidou, et, sur la lèvre supérieure, imitant un bouton-pression, une verrue d'où sortent trois poils en tortillon. Mais c'est oublier le regard, un beau regard en amande, sombre et lustré, où le courroux allume parfois ses feux et que l'indignation fait brasiller, mais qui, le plus souvent, sous de longs cils andalous, cache comme une tare la soie de la tendresse et de la pitié. C'est un regard comme n'en ont plus que les rares enfants élevés dans les îles, un regard où palpitent la reconnaissance, la bonté et l'innocence étonnée.

*
* *

Cette année-là, comme les précédentes, par routine et acquit de conscience, Mlle Hamel avait ouvert son école huit jours avant la rentrée. Dans les temps d'autrefois, elle y recevait, avec une curiosité renouvelée, les institutrices récemment nommées qu'inquiétait la couleur des jours qui les attendaient. On discutait programme, tableaux, horaires du prof de gym, roulement de la cantine et de l'étude. Après quoi, Mlle Hamel offrait le thé, dans son bureau, devant un buste en plâtre de Marc-Aurèle, avec des petits gâteaux anglais et, selon l'heure, un doigt de liqueur de myrtilles.

Elle accueillait également les parents des nouveaux, en essayant de deviner, derrière les masques sournois et fabriqués, les teignes, les cafards, les abrutis, les ricaneurs, les boxeurs, les précoces sexuels et l'enfant doué, gentil, ouvert, malin, intelligent, espiègle, dansant, charmeur, la récompense des vieux instits. Après quoi

Mlle Hamel remettait le règlement de l'école où il était souligné, *in fine*, que la discipline la plus stricte serait exigée et qu'elle ne connaissait pas de dérogation.

Peu à peu, les mœurs évoluant et le souci de la communicabilité exigeant de chacun qu'il commençât par écouter ses voix, ces visites préliminaires, de courtoisie et d'intérêt, s'étaient espacées. Cette année-là il n'était même venu personne.

En revanche, la fin de l'été coïncidant avec la quinzaine sans grève des PTT, Mlle Hamel avait reçu un abondant courrier. Quelques prospectus mis à part qui offraient la sexualité sans peine ou l'engagement dans les jeunesses maçonniques (couvert par la Sécurité sociale), la plupart des lettres émanaient de communautés d'expression culturelles reconnues d'utilité publique. Depuis 18 mois, la fréquentation des théâtres d'avant-garde était devenue obligatoire à tous les assujettis sous peine d'amendes. Celles-ci n'étaient pas de pure forme, si protégé qu'on fût au ministère, et les chômeurs qui essayaient d'échapper au Revenu Culturel Brut, voyaient leurs secours diminués du quart. On envisageait maintenant d'étendre cette mesure aux écoles primaires et maternelles, 327 compagnies, toutes para-officielles, proposaient donc à Mlle Hamel de venir jouer pour les élèves de la rue Che Guevara *La Farce du cuvier* adaptée en slami, mélange d'arabe, de yiddish, de malien et de français dialectal en usage dans les arrondissements du Nord-Est parisien. Elles insistaient sur l'interprétation disco-brechtienne de cette œuvre dont on avait jusqu'alors escamoté le message anti-Pinochet-Videla-même-combat qu'elle portait.

Les autres lettres, au nombre de 92, étaient signées de parents d'élèves. Ils priaient Mlle Hamel de les excuser. Elle n'était pour rien dans l'affaire, ils le comprenaient fort bien. En retour ils espéraient qu'elle les comprendrait eux aussi. Ils n'étaient pas racistes, fallait pas croire. Au contraire. L'un deux, qui avait résisté aux distributions d'amnésie bismurée, se souvenait même que son père avait effectué avec les Tirailleurs sénégalais la grande retraite

des années 40 qui précipita la fin de l'hégémonie hitlérienne. On ne pouvait donc pas les accuser. Seulement, voilà, ils ne voulaient plus que leurs garçons et, plus encore, que leurs filles fussent élevés dans des classes dont la majorité des élèves étaient Arabes, Nègres, négroïdes, fétichistes, musulmans, réducteurs de têtes, amateurs de scalps, moitié-Cafres, moitié-Aztèques, crépus, basanés, mâtinés cochon d'Inde, mangeurs de pili-pili, adorateurs du Vaudou et portés sur la chose que je pense, comme des bêtes, à pas six ans. En tant que Parisiens nés natifs du canal de l'Ourcq ou de la rue de la Chapelle, ils auraient déjà difficilement toléré une arrivée massive d'Espagnols, de Polacks, de Ritals. Alors du Berbère et du Sénégalais agglutinés à 70-80 % au Cours moyen 1ère année, c'était trop. Ils avaient beau être aussi œcuméniques que tout le monde, mondialistes syndiqués, ils déclaraient forfait. Ils décrochaient. Ils aménageaient un repli élastique structuré, avant d'être obligés de le subir à coups de lattes. En un mot, ils fuyaient l'invasion. Ils abandonnaient l'appartement, l'étage, l'immeuble, la rue, l'école, l'église moderne en plexiglas avec son distributeur automatique d'hosties, la cave, derrière les Chantiers, où le père Tuvelec disait encore la messe à l'ancienne pour les marginaux du cinquième âge. Ils déménageaient. Ils émigraient à l'intérieur. Ils allaient chercher refuge quelque part, entre Français de préférence, là où il n'y aurait, si possible, pas plus de deux-trois étrangers par classe de vingt-cinq élèves. On avait de la peine de la quitter, Mlle Hamel, une si bonne personne, avec de la poigne comme on n'en faisait plus et si dévouée aux enfants, mais on était obligé.

A la dixième lettre de ce genre, Mlle Hamel avait grommelé :

— Belle mentalité ! Ma parole, ils se croient au Mississipi. C'est de la ségrégation.

A la vingtième, elle avait frisé son gros nez.

— Ils quittent le navire, avait-elle dit en ricanant. Tous des rats.

A la quatre-vingt-douzième et dernière, elle se leva. Elle marcha d'un pas alourdi vers la fenêtre et demeura, un long moment, le front contre la vitre. Elle regardait, sans bien la voir, l'école avec sa cour bitumée où trois tilleuls avaient néanmoins réussi à pousser ; l'auvent de zinc qui courait au-dessus de la promenade des maîtresses ; les cabinets avec leurs portes coupées à mi-hauteur ; le préau-salle-de-gym ; les classes aux fenêtres glauques, rangées comme de vieux soldats aux yeux morts. Son menton épais tremblait. Elle avait commencé ici, la fin du monde français. C'est ici, dans ces humbles salles, jusqu'au pied du tableau noir où crissait toujours la craie Robert, que les premières vagues du grand reflux avaient débouché. C'était la géographie, d'abord, qui s'était réduite. En Extrême-Orient, en Afrique, en Inde, on avait vu, sur les cartes, les taches roses disparaître les unes après les autres. Des noms barbares les remplaçaient, des pavillons bariolés et baroques. Il fallait en prendre son parti. L'empire faisait naufrage. On ne verrait plus les Pères Blancs avec leur barbe en forme de coquille Saint-Jacques, les officiers des troupes indigènes raides sous le casque de liège, les administrateurs coloniaux boutonnés comme les instituteurs de Jules Ferry. La barbarie colonialiste prenait fin. La civilisation du marxisme tribal naissait.

Ensuite, ce fut le tour de l'Histoire. Une à une, on abandonna aussi les colonies du passé. On perdit Roland et Jeanne d'Arc, Richelieu et Colbert, Charles Martel et Turenne. Des rois, il ne restait que la tête de Louis XVI, sous un globe, avis aux amateurs. Bientôt l'effort du dépouillement fut tel qu'on arriva à apprendre aux enfants : "Nos ancêtres les Résistants".

Le mouvement gagna toutes les disciplines, si l'on osait employer ce mot qui sentait le fagot de l'obscurantisme oppressif. On élagua les principales branches des sciences, on contracta l'orthographe. On réduisit les mathématiques à l'usage des calculatrices électroniques. L'instruction civique fut remplacée par l'étude du système électoral.

Maintenant, c'étaient les enfants qu'on enlevait, comme si l'interruption nationale de grossesse n'en avait pas suffisamment réduit le nombre.

Mlle Hamel se sentait la gorge dure et une immense envie de pleurer la prenait soudain qui amollissait son grand corps paysan ; une envie de pleurer sans retenue, sans souci qu'on pût la découvrir et de l'exemple qu'il importait qu'elle donnât, et même de s'y dissoudre, comme cela lui était déjà arrivé une fois, quand on lui avait apporté le télégramme d'Indochine. Sentant que la voix lui manquait, elle avait indiqué d'un geste de le poser sur le bureau et qu'on la laissât. Elle savait, sans qu'il fût besoin de l'ouvrir, que le capitaine ne reviendrait plus.

*
* *

Le 14 septembre, après avoir éteint, Mlle Hamel mit longtemps à s'endormir. L'angoisse l'oppressait. Elle s'était pourtant livrée à la prière comme les autres soirs. Au pied du lit étroit dont son frère se moquait (« Tu as toujours ton bat-flanc de soldat ? »), le front sur la courtepointe, ses grosses mains jointes sur son ventre dédaigné par la vie, elle avait attendu le miracle familier. « Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, ... que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel... ». Généralement, le réconfort venait très vite. Mlle Hamel ressentait jusque dans ses muscles, une sorte d'allégresse. De nouveau invincible, inentamée, légère, elle se couchait et le sommeil la prenait sans effacer un sourire d'enfant venu on ne sait d'où.

Cette fois la grâce lui fut refusée. Mlle Hamel connut une nuit tourmentée, traversée de cauchemars dont elle surgissait couverte de sueurs et le cœur fou. A demi-nu, un régime de bananes en guise de pagne, comme Joséphine Baker au Casino de Paris, Georges Marchais, qui ressemblait à Amin Dada, la poursuivait en criant : « C'est un

scandale. » Naturellement, les jambes de Mlle Hamel lui refusaient tout service. Elle était comme paralysée. C'était affreux. Elle poussait une porte et se trouvait dans une salle de classe transformée en salle de justice. Avec Marie-Antoinette, Charlotte Corday, Mgr Darboy, le maréchal Pétain et d'autres qu'elle ne connaissait pas, elle comparaissait devant un tribunal composé de Gaston Defferre, Jean-Paul Sartre et Gisèle Halimi. Comme venant d'un disque usé, une voix sans timbre répétait mécaniquement : « La mort. La mort. La mort. » « Mais, c'est déjà fait », remarquait judicieusement Mlle Hamel. Gisèle Halimi éclatait d'un rire strident qui la secouait comme une sorcière sur son balai. « Mon œil », disait Sartre, l'index sur la cornée gauche, tandis que l'écho continuait : « Déjà fait, déjà fait, déjà fait... » Mlle Hamel se réveillait, haletante, dans le noir. « Je deviens complètement zinzin, se disait-elle. Ce sabbat, toute la nuit, pour le premier jour de la rentrée, je vais être drôlement tapée ! »

*
* *

Au matin, cet étrange sentiment d'anxiété qui la tenait ne s'était pas dissipé. Il se renforça même à la vue de Mme Palloiseau. La concierge de l'école de la rue Che Guevara, appuyée sur son balai comme sur un marteau-piqueur, montait la garde sur le pas de la porte. D'une oreille à l'autre, un rire muet l'illuminait. C'était un signe qui ne trompait pas. « Ouvrons les parapluies, se dit Mlle Hamel. Des emmerdements, il va en pleuvoir comme à Gravelotte. »

— Bonjour Mme Palloiseau, dit-elle à haute voix. Quelle nouvelle m'apportez-vous ? Vous avez l'air aux anges. M. Palloiseau aurait-il gagné au loto ?

— Y joue qu'au tiercé, dit Mme Palloiseau, et pour ce qui est des nouvelles, ce serait plutôt le contraire vu que M. Riquet a fait savoir qu'il serait absent.

M. Riquet, c'était le prof de gym, 40 ans, dynamique, jovial, ancien rugbyman, la mornifle rapide, pas du tout gagné au libéralisme éducatif. Il était pour Mlle Hamel un soutien précieux.

— Ah, dit-elle. Et pourquoi donc ?

— Depuis six jours, il est bloqué sur l'autoroute, du côté de Mussidan. Entre les vacanciers qui rentrent en retard et ceux qui partent en avance, il est coincé. Il ne peut plus ni avancer, ni reculer. Il n'avait pas pensé à l'étalement des vacances. Maintenant, c'est tous les jours comme le premier ahoût. Paraît qu'on va les dégager en hélico. Mais vu le nombre, s'il est là pour les vacances de la Toussaint, on aura du pot.

— Comme vous dites, Mme Palloiseau. Comme vous dites.

— Et c'est pas tout, dit Mme Palloiseau. Il y a aussi Mlle Casamayor qui s'excuse. Elle ne pourra pas venir rapport à l'interruption de grossesse.

— Encore, sursauta Mlle Hamel. Mais ça fait cinq fois en un an.

— Hé oui, dit Mme Palloiseau. Une petite flamme s'alluma dans son œil rond. Sous l'éclat fixe et brillant de méchanceté passa une lumière tendre. Hé oui, que voulez-vous, faut ce qu'il faut quand on est danseuse de corde ! Cinq fois ! Vous vous rendez compte ? C'est quand même quelqu'un, Mlle Casamayor. S'il n'y avait pas la loi Veil, elle aurait eu cinq mômes dans l'année. Sans compter les jumeaux possibles. Ça ne s'est jamais vu, ma parole.

— Comme vous dites, Mme Palloiseau, dit Mlle Hamel, comme vous dites.

Elle apprit encore qu'il ne lui faudrait pas compter sur Mlle Chouraqui, retenue en Israël. Septembre y coïncide avec Tichri. C'est le premier mois de l'année juive ; le mois saint, celui des grandes fêtes solennelles de Roch-Hachana, Yom Kippour et Soukkot. L'oncle de Mlle Chouraqui était rabbin à Beersheba. Elle ne pouvait

lui faire l'affront de s'en aller sous prétexte de rentrée des classes. Certes, en France, au nom de la raison, les fêtes catholiques avaient cessé de baliser la vie scolaire. Mais en Israël, ce n'était pas la même chose. Les rationalistes de tous les pays s'y étaient rassemblés pour fonder, au milieu du XXe siècle, l'Etat théocratique et quasi magique le plus puissant du monde. Le cas de Mlle Chouraqui ne pouvait être examiné qu'avec la plus vive bienveillance. D'ailleurs, elle appartenait à la Loge Enrico Macias, comme l'inspecteur d'Académie.

D'un pas moins assuré qu'elle ne l'aurait souhaité, Mlle Hamel traversa la cour. Les enfants commençaient d'arriver. Elle constata qu'il y avait effectivement beaucoup d'Arabes et de Noirs et s'en voulut de l'avoir remarqué. Personne ne la saluait car il n'y avait presque plus d'anciens. Elle éprouva quelques difficultés à ouvrir sa porte, fermée à clef. Sa main tremblait.

— Hé bien, hé bien, qu'est-ce que c'est que ces manières, murmura Mlle Hamel.

Elle s'assit lourdement sur le coussin en tapisserie d'un fauteuil carré et se mit à pianoter sur son sous-main. Ce ne fut que lorsque l'on frappa qu'elle prit conscience qu'elle sifflotait « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » en marquant le rythme, du bout des doigts.

*
* *

— Entrez, dit Mlle Hamel.

Séverine Sanson entra, en deux temps, comme toujours. Dans la porte étroitement entrebâillée, elle glissait d'abord sa tête à facettes montée sur un pédicule pivotant. L'inspection terminée et l'absence de danger constatée, la porte s'ouvrait un peu plus et le corps passait dans un mouvement sinusoïdal, de bas en haut.

— Entrez donc, Mme Sanson, répéta Mlle Hamel. Je suis seule.

A l'école de la rue Che Guevara, Séverine Sanson représentait le Syndicat et cela se voyait. Dans la laideur de Mlle Hamel, il y avait de la vigueur, du sang, de la vie, de la force. Dans celle de Mme Sanson, il n'y avait que de la tristesse et de l'envie. Derrière des lunettes rondes, ses petits yeux vrillés fouinaient, toujours à la recherche d'une inégalité qui viendrait grossir son dossier, et son nez pointu au-dessus de lèvres minces frémissait lorsque montait le relent d'une injustice bien humaine. Tout naturellement, sa disgrâce l'avait poussée vers le socialisme qui ferait tous les êtres semblables. Elle ressentit comme une brimade personnelle l'échec électoral de mars 78, car le temps passait qui faisait beaucoup dans l'affaire. Depuis qu'elle avait tourné la quarantaine et que son mari était parti faire le tour du monde avec un Antillais, tous les soirs elle s'endormait en souhaitant être réveillée par la révolution.

— Bonjour, Mlle la directrice, dit-elle, excusez-moi de vous déranger, mais il faudrait que vous puisiez faire garder ma classe ce matin.

— Ah oui, dit Mlle Hamel, froide comme la banquise et aussi immobile. Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

Le visage de Séverine Sanson naturellement grisâtre, s'assombrit encore.

— Le fascisme relève la tête, dit-elle en baissant la voix à cause des micros.

— Pas possible, dit Mlle Hamel.

— Hélas, dit Mme Sanson.

— Et où donc se permet-il de relever la tête, le fascisme, demanda Mlle Hamel.

— Au Portugal, dit Mme Sanson.

— Au Portugal ! Voyez-vous ça… s'exclama Mlle Hamel tandis que ses gros sourcils charbonneux, comme deux accents circonflexes passés à l'encre de Chine, lui remontaient au milieu du front.

— Oui, au Portugal, confirma Mme Sanson, d'une voix encore plus sinistre qu'à son accoutumée, et elle baissa la tête, navrée qu'un pays qui promettait tant pût pareillement décevoir.

— Résumons-nous pour être brefs, dit Mlle Hamel, les sourcils toujours dans la position haute. Aujourd'hui, jour de rentrée scolaire, je n'ai pas besoin de vous le signaler, vous désirez que je fasse garder votre classe pour que vous puissiez partir pour le Portugal empêcher le fascisme de relever la tête, c'est bien ça.

Mme Sanson se permit d'esquisser un sourire pâle.

— Pas exactement, dit-elle. Il n'est pas question que je parte pour le Portugal. Simplement que je m'absente pour la pétition.

— La pétition ? Quelle pétition ?

— La pétition que le Syndicat m'a demandé de faire signer chez nous et dans les écoles du quartier.

— Le temps vous a manqué hier ?

— Non. Mais hier, il n'y avait pas classe. Je n'aurais trouvé personne, remarqua Mme Sanson avec une petite pointe d'agacement.

— Et ça ne peut pas attendre mercredi ?

— C'est une pétition rouge. D'extrême urgence.

— Je n'ai personne, dit Mlle Hamel. Les deux suppléantes disponibles remplacent déjà Mlle Casamayor et Mlle Chouraqui.

— Cela ne me surprend pas, dit Mme Sanson. Le gouvernement de défense des intérêts du grand patronat a tellement rogné les subventions aux écoles laïques qu'il ne sera bientôt plus possible de faire signer une pétition.

— Mais si, dit Mlle Hamel, excédée. Je vais vous remplacer. « Je vieillis, songea-t-elle. Je mollis. Autrefois, je l'aurais envoyée au bain. »

— Merci, dit Séverine Sanson, d'un ton pincé. Elle regrettait la rapidité de son succès qui l'avait empêchée

d'argumenter. Au nom des Portugais antifascistes, au nom du Syndicat, en mon nom propre, merci.

Mlle Hamel s'empourpra.

— Et puisque l'année commence sous des auspices aussi heureux, poursuivit Mme Sanson, puis-je me permettre de vous demander de signer la pétition la première, en tête de liste, honneur oblige.

— Ah ! Ça suffit, rugit Mlle Hamel. Je me fous des Portugais. D'ailleurs, ils sont si nombreux ici que je ne pensais pas qu'il en restait encore au Portugal.

« Et raciste avec ça », se disait Mme Sanson en filant vent arrière dans le couloir central. Le Syndicat avait raison en décrétant l'état d'urgence. La réaction gagnait du terrain. Il n'y avait pas qu'au Portugal qu'elle relevait la tête.

*
* *

De son pas lourd de hallebardier, Mlle Hamel entre dans la classe de « la » Sanson, comme elle dit. Vingt-sept élèves la regardent du même œil rond où, à un détachement de façade, se mêlent de la surprise, de la réserve et même de l'inquiétude.

On observe un peu de flottement. Après s'être interrogés d'un coup de sabord rapide comme l'éclat d'un phare, quinze se lèvent mollement. Surtout des filles... Mlle Hamel darde sur les autres son regard de flamme, annonciateur de châtiments terribles. Sa voix s'enfle, dans le grave et le rauque.

— Eh bien ! Debout ! Qu'est-ce que vous attendez ! Le Jugement dernier ?

Un gamin se met à pleurer. Mais personne ne bouge. Il y a pourtant de la crainte sur les visages.

— Ce n'est pas de leur faute, murmure une voix, au premier rang. Ce sont tous des nouveaux. Des étrangers. Et ils ne comprennent presque pas le français.

La voix appartient à une fillette qui ressemble à une pomme, avec des joues rondes et roses, des taches de rousseur, des yeux bleus-verts piquetés d'or, des cheveux couleur de paille.

— Bonté divine, se dit Mlle Hamel. Qu'est-ce que c'est que ce travail ! Le mieux, c'est que je commence à faire l'appel.

La liste est sur le bureau et Mlle Hamel commence :

— Quand je prononcerai votre nom, dites présent, ou faites un signe. Et que ceux qui me comprennent expliquent à ceux qui ne me comprennent pas ce qu'ils devront faire. Exécution.

Brouhaha. Ça jacasse en sabir, en slami. Il y a des rires. Un grand Noir montre ses dents. Mlle Hamel tape dans ses battoirs.

— Allons-y. Adlani Karim, Aït Bouqdir Abdelmouniane, Amar Orly, Aspéro Carmen, Baffoun Karim, Bueno Pietro...

Des mains se lèvent. On entend :

— Présent... C'est moi... C'est lui, Mademoiselle.

Mlle Hamel continue, mais sa voix se ralentit. Ces noms, elle les connaît, elle les a déjà recopiés sur ses livres et ses fiches. On dirait pourtant qu'elle les découvre. En même temps qu'elle les prononce, c'est un poing qui la frappe.

— De Olivera Marco, Dos Santos Carlos, Gabay Dorone, Habib Omar, Ibsaïène Ameziane, Mach Hu'Linh, Mazzucotelli Sophia, Meddour Lhadi, Rogozarski Goran, Saez Nadine, Smidjan Raspiek, Spezzati Sylvia, Sohoiye Ietendra, Zlataric Janos.

« Je suis une institutrice française, se dit Mlle Hamel. Et c'est ça, maintenant, la France. »

Il y a quand même une Marguerite Martin. C'est la petite pomme.

— Mes enfants, dit Mlle Hamel.

Sa voix s'enroue. Elle reprend, un ton plus haut :

— Mes enfants...

Elle ne sait pas bien ce qu'elle va dire, mais il faut qu'elle le dise.

— Mes enfants, pardonnez-moi, mais cette classe est la dernière que je vais faire. Je ne vous en veux pas. Vous n'êtes en rien responsables de tout ceci. Vous en êtes même les victimes, comme nous. Vous aussi, vous avez perdu votre pays et vous allez perdre vos mots, vos mots de passe. Vous allez perdre votre passé comme vous avez perdu votre village, votre soleil et votre pluie, et cette terre qui était irremplaçable parce qu'elle était la vôtre. Je ne vous en veux pas. Mais je ne puis vous aimer comme il faudrait que je vous aime. Alors je m'en vais. Je vais essayer de retrouver les miens.

Mlle Hamel sort son mouchoir marron et se mouche avec une grande énergie. Depuis ses débuts, cet exercice et les sons de trompette de jazz qu'elle en tire ont toujours réjoui ses élèves. Ceux-ci restent figés et tristes.

— Allons, dit Mlle Hamel.

Elle prend dans la gouttière un morceau de craie et au milieu du tableau noir elle écrit, en capitales italiques : *VIVE LA FRANCE !*

Mlle Hamel descend de l'estrade. La petite Marguerite Martin la regarde. Mlle Hamel s'arrête :

— Mais dis-moi, Marguerite. Tes parents ne m'ont-ils pas écrit qu'ils partaient ?

— Si, mademoiselle.

— Et alors ?

— Alors ils sont partis.

— Et toi ?

— Je ne voulais pas quitter mon école.

— Bonté divine ! dit Mlle Hamel. Mais comment vas-tu faire ?

— Je reste avec ma grande sœur, Caroline.

— Quel âge a-t-elle ta grande sœur Caroline ?

— Dix-sept ans.

— Et elle “reste” avec qui, elle ?

— Avec Mamadou.

— Que fait Mamadou ?

— Il est chômeur sur métaux.

— Ah oui…

Mlle Hamel hésita un instant, puis elle tendit sa grande main à l’enfant.

— Viens, lui dit-elle. Je vais te trouver une école où nous serons aussi bien qu’ici.

C’est ainsi que se constitua, un jour de rentrée des classes, le premier ghetto français.

Mars 1979
“Itinéraires”

Le curé de Cucugnan

L'abbé Martin était curé de Cucugnan. Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnanais ; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais, hélas ! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint- ciboire.

Alphonse Daudet, *Le curé de Cucugnan*, *Lettres de mon moulin.*

L'ABBÉ MARTIN, curé de Cucugnan, eut un rire douloureux. Il repoussa son bol de café au lait, à demi-plein encore, et sa tartine de pain beurré qu'il n'avait pas entamée.

— C'est la meilleure de l'année, murmura-t-il dans un soupir à fendre l'âme.

L'abbé Martin était un curé à l'ancienne. Cela se voyait. Il portait encore la soutane, alors que ses confrères préféraient le deux-pièces anthracite ou même le blouson-jean. Sous des cheveux poivre et sel, toujours hérissés, son visage rond et plein, un peu rougeaud, comme pour faire chanter le bleu de ses yeux, était fait pour la bonté et le sourire. Mais, maintenant, la plupart du temps, il n'exprimait plus que la tristesse et le chagrin.

— La meilleure de l'année, répéta-t-il, d'une voix accablée.

Devant lui *L'Echo de la paroisse* était ouvert à la page 7, celle du courrier des lecteurs. Sous le titre impératif

Une réponse SVP !

on pouvait lire l'entrefilet suivant :

> Dimanche, à midi précise, au lieudit des Trois-Cocus, la municipalité inaugurera le Grand Parc d'attractions Emile-Combes. La cérémonie sera suivie d'un buffet campagnard et d'une après-midi festive, avec des artistes venus tout spécialement de Paris. Il y aura les Supernanas dans un sketch hilarant : *l'Homme qui avait vu l'Homme qui avait vu l'URSS*, les chœurs de l'Armée Rouge et le groupe Nike-ta-mère.
>
> On sait l'effort que la ville, le conseil général, le département et la région ont fait pour la réalisation de ce Parc d'attractions Emile-Combes, où la culture ne sera pas absente, si bien que l'on pourra s'instruire en s'amusant.
>
> En conséquence, la présence de tous les Cucugnanais, à commencer par celle des autorités civiles et religieuses, est ardemment souhaitée.
>
> Or je viens d'apprendre que M. le curé aurait fait savoir à M. le maire "qu'il n'irait pas à son pince-fesse". Ce serait sa propre expression. Comme M. le maire s'enquérait des raisons de cette attitude hostile, M. le curé aurait répondu :
>
> — Je n'ai pas la mémoire courte ! Je n'ai pas oublié ce que les catholiques français doivent à votre Emile Combes.
>
> Je souhaite que cette information ne procède que de la médisance et du ragot. Etant donné la qualité de mes sources, je crains — hélas ! — qu'il n'en soit rien. Veuillez, s'il vous plaît, éclairer notre lanterne et nous dire si M. le curé veut transformer Cucugnan en Ku-Klux Klan pour y rallumer les guerres de religion.
>
> A.D.

Une réponse suivait entre crochets et imprimée en italique :

> *M. le curé n'a pas pour habitude d'utiliser le vocabulaire que vous lui prêtez. En revanche, il est exact qu'il a décliné l'invitation de M. le maire. Le dimanche à midi, la grand-messe n'est pas terminée et ce n'est pas parce qu'elle est*

moins suivie que je le souhaiterais que je vais en priver ceux qui justement la suivent, a-t-il ajouté.

Abbé Kahn

L'abbé Kahn était un jeune prêtre aux cheveux jaunes et au regard brouillé derrière des lunettes à gros verres. Il était venu, sur instructions de Monseigneur, pour s'occuper du bulletin paroissial et de cinq ou six organisations annexes, où l'Eglise se voulait active : l'AIS (l'*Aide à l'Immigration souffrante*), le resto *Les Enfoirés* (pour nourrir ceux qui ont faim), la CPS (la *Chaîne pour le sida*), *SOS-Racisme*, *Religions sans frontières* (juifs, judéo-chrétiens, judéo-musulmans, unissons-nous !) etc.

L'abbé Kahn s'occupait aussi, mais d'une façon plus officieuse et discrète, à adapter les messages du Saint Père aux directives des Evêques de France, à fournir des sermons standards aux prêtres du diocèse et à centraliser la lutte contre la tentation d'un retour à la messe en latin.

— Il aurait quand même pu m'en parler, grommela le curé de Cucugnan, que seule la perspective de devenir un jour un curé du Ku-Klux Klan n'affligeait pas outre mesure.

Cette pseudo-lettre de lecteurs et cette réponse trop habile n'étaient qu'une manifestation supplémentaire de sa disgrâce. Il se sentait seul et suspect. La hiérarchie se méfiait de lui et de ses idées d'un autre âge. Son oncle, le chanoine Martin, avait été décoré de la Francisque. Le temps n'effaçait pas la tare familiale. Au contraire, il réchauffait l'opprobre.

L'abbé Martin, curé de Cucugnan, devinait ces ondes de malveillance qui l'entouraient. Il en souffrait. Il se protégeait en se renfermant sur lui-même, et en se taisant.

Quand il n'en pouvait plus de solitude, quand il ne supportait plus d'être en butte à tant de discrédit, muet mais permanent, il filait retrouver un confrère atteint des mêmes tourments. Tous deux empruntaient des chemins détournés, multipliaient les feintes, prenaient des ruses de Sioux, des précautions de femme adultère, qui les faisaient rire,

comme seuls savent rire les vieux prêtres, les paupières baissées et une main en conque devant la bouche.

Ils parlaient, à voix basse, de l'évolution des mœurs et de celle de l'Eglise, d'untel et d'untel qui avaient rallié monseigneur Lefebvre... Eux n'avaient pas le courage... Ils hochaient la tête en marchant, côte à côte, dans les champs... Seigneur, ne nous abandonne pas... Une fois, ils se sentaient tellement épiés qu'ils s'étaient retrouvés dans un confessionnal. Quel gag !

Si mélancoliques que fussent leurs propos, dans sa vieille bagnole aussi essoufflée que lui, il arrivait que le curé de Cucugnan retrouvât le sourire. Il chantonnait :

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin.
Un Bourguignon fut son parrain,
Une Bretonne sa marraine...

Allons ! Haut les cœurs ! Assez de jérémiades et de pleurnicheries. Tout ce misérable carnaval n'aurait qu'un temps. Bientôt on allait passer aux choses sérieuses. Rira bien qui rira le dernier ! Le brave curé de Cucugnan s'esclaffait. Tous les méchants, les mauvais, les cruels, les ambitieux, les superbes, les avares, les vaniteux, les rapaces, les menteurs, les tricheurs, les fourbes, les marchands de grands mots, les tartuffes, les sans-vergogne, les sans-pitié, cette lie qui plastronne, intrigue, se pousse, profite et se sert du Christ sur la croix pour crucifier les autres, bientôt ils auraient quelque souci à se faire. Ils allaient la sentir, la main de Dieu. Finis le sommeil dans la soie, les vins les plus chers dans les verres de cristal, les mets les plus rares dans les couverts de vermeil et d'or, finis les étés à Saint-Tropez, les hivers à Megève, les limousines avec chauffeur, cuir de Russie et bar américain... Terminé, tout le monde descend, au trente-sixième sous-sol, où ça rougeoie, où ça brûle. On suffoque dans la fumée des braises, l'enfer, messeigneurs, vous allez connaître votre douleur pour les siècles des siècles...

Ah, ah, ah... Le bon curé de Cucugnan, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, tressautait de plaisir à la représentation de M. le maire, de M. Samuel, le marchand de biens, du Grand Maître Phalempin, vénérable de la loge *Justice et Sincérité*, du Tapie local qui avait monté toute l'affaire du Parc Emile-Combes, de X, de Y, de Z, peut-être bien de Mgr Mourlet, l'évêque, et de quelques autres, pareillement nus, nus comme des vers, nus comme la main, poursuivis par des diables qui les poussaient dans les flammes en leur piquant les fesses de leur trident. Enfin !...

La sonnerie du téléphone retentit.

— Allô...

— M. l'abbé Martin ?

— Lui-même.

— Ne quittez pas. Monseigneur vous parle.

Clic, clac, et la voix doucereuse de monseigneur :

— Mon cher Jean, comment vous portez-vous ?

— Comme un vieux prêtre accablé de misères, monseigneur.

— Mais non... Mais non... à vous lire dans l'*Echo*, je vous trouve au contraire plein de vigueur.

— Je n'ai jamais tenu les propos qu'on me prête, monseigneur.

— J'entends bien. Je vous connais trop bien pour en douter un instant. Mais c'est le fonds qui révèle l'impétuosité de la jeunesse, et... si vous me le permettez... sa maladresse.

— Vous appelez maladresse le fait de ne pas participer, en tant que curé de Cucugnan, à l'inauguration du Parc Emile-Combes ?

Sous l'onction de commande, la voix de l'évêque se fit plus sèche. On n'était pas loin d'entendre frémir l'exaspération.

— J'appelle maladresse, inconvenance et manifestation d'un orgueil regrettable, le refus de participer à l'inauguration d'un Parc de loisirs où ont collaboré la ville, le département, la région et même l'Etat, sans consulter, au moins, votre évêque.

— Mais monseigneur…

— Il n'y a pas de "mais monseigneur"… Ignoreriez-vous que toutes les autorités civiles et religieuses seront présentes ?

— A l'heure de la sainte messe ?

— Allons donc ! Prétexte, et prétexte provocateur. Vous auriez parfaitement pu l'avancer d'une demi-heure… Vos paroissiens vous en auraient su gré. Ils auraient, sans manquer la sainte messe, assisté à l'inauguration…

— Du Parc Emile-Combes ?

— Et pourquoi pas !

— Combes, l'ancien séminariste qui chassait Dieu de nos écoles, fermait nos institutions, obligeait à l'exil les religieux et les religieuses, persécutait les fidèles, volait le milliard de congrégations.

— C'était il y a près d'un siècle. Les temps ont changé. La guerre à la religion appartient au passé. Les laïques ont mis de l'eau dans leur vin…

— Nous aussi.

— Maintenant les présidents de la République vont à la messe. M. Mitterrand en a même eu deux.

— Une par femme !

— Ne blasphémez pas.

— Ouvrez une salle Albert de Mun, et vous verrez qui viendra à l'inauguration, monseigneur…

— Il suffit. Votre réaction inconsidérée nous place dans une situation délicate… pour ne pas dire plus. J'ai donc décidé d'assister personnellement à l'inauguration.

— C'est une condamnation, monseigneur.

— Non, c'est un rattrapage, et pour qu'il soit complet, j'ai décidé de vous affecter à une autre paroisse.

Le visage rougeoyant du bon curé de Cucugnan devint tout pâle puis vira au gris.

— Une autre paroisse, monseigneur ?

— Parfaitement. Ce dernier incident n'a été que la suite d'une longue série de regrettables accrochages que vous avez eus avec la mairie.

— D'autant plus regrettable, celui-ci, que l'abbé Kahn a cru devoir lui donner la publicité que vous savez, monseigneur.

— Je vous l'accorde... Encore que... L'abbé Kahn a remarquablement redressé votre *Echo*. Il était d'un vide, d'un creux, d'un vieux... enfin passons... L'abbé Kahn n'a sans doute pas pu faire autrement... Votre histoire était devenue la fable de Cucugnan. Elle ne peut que rendre plus difficiles encore nos relations avec M. le maire. Or nous avons de plus en plus besoin d'entretenir d'excellents rapports avec les municipalités. C'est pourquoi vous allez quitter Cucugnan...

— Et pour où ?

La voix du bon curé faiblissait, tandis que celle de l'évêque devenait allègre, en lançant :

— A Val-Brémond !

— A Va... Val-Brémond ?

L'abbé Jean Martin en bégayait dans le téléphone.

— A Va... Val-Brémond ? Oh monseigneur... Mais il n'y a que des Arabes !

— Justement, vous serez en terre de mission. N'était-ce pas ce que vous vouliez être au Grand Séminaire ?... Missionnaire... Vous voici exaucé.

Le curé de Cucugnan trouva, il ne savait où, la force d'ajouter :

— Oui, mais c'était au début de ma vie... J'étais jeune... Tandis qu'aujourd'hui...

Il se sentait si seul, si faible, si vieux. Il avait si froid dans tout le corps. La honte l'engourdissait, mais il ne put s'empêcher de chuchoter, d'une voix très basse :

— Je vous en prie... monseigneur... Ne faites pas ça...

Je suis depuis vingt-huit ans à Cucugnan... Je vous le promets... Je serai là, dimanche.

— Cela vous regarde, mais ne changera rien. Ce qui est fait est fait. Ce qui est dit est dit. Vous aurez trois mois pour prendre congé de vos paroissiens. Que Dieu vous garde.

Le curé de Cucugnan raccrocha le récepteur non sans difficultés, comme à tâtons. Il regarda ses mains, posées sur la toile cirée de la table. Il découvrit qu'elles étaient grosses et rouges, avec des ongles mal taillés, des mains de paysan plus que de prélat. Il les joignit et se pencha sur elles jusqu'à ce que son front s'y posât. Alors il pria et il pleura, il pleura et il pria, et dans sa tête, perdue de chagrin, des mots tournaient, comme un manège : « N'était-ce pas ce que vous vouliez être, au Grand Séminaire ? Missionnaire... Vous êtes exaucé... » et « Seigneur, ne m'abandonnez pas ».

*
* *

La météorologie nationale annonçait un temps superbe, un ciel d'azur, du soleil partout, des températures estivales et, comme vent, un doux zéphyr qui ferait de ce dimanche de mai le plus beau jour du printemps.

Les météorologues proposent et Dieu dispose. Dans la nuit, l'anticyclone des Açores creva comme une vieille couette. Il pleuvait, pas à verse, certes, ni à seaux, ni des cordes. Ce n'était qu'une petite pluie fine et serrée, une pluie d'octobre sur les labours, une sorte de bruine, mais qui noyait le paysage et les adorateurs de la Science en complet veston. Elle mit le curé en retard. Il dut rebrousser chemin, chercher son parapluie, pour ne pas arriver au rendez-vous trempé comme une soupe.

Pour gagner le Parc d'attractions Emile-Combes, situé à six kilomètres du centre ville, la municipalité, dans un esprit égalitaire, avait frété un car d'apparat, un super-bahut

ultra-moderne, doté de tous les perfectionnements du progrès, air conditionné, pipi-room, musique douce, distributeur de coca-cola, le tout, pour l'occasion, pavoisé de tricolore et fleuri de gerbes en plastique. Sans la flotte, c'eût été grandiose.

La plupart des officiels l'occupaient déjà. Avec un mélange d'ironie et de pitié mêlée de mépris, ils regardèrent le vieux curé traverser la place Jean-Jaurès en se hâtant avec lourdeur :

— Tiens, voilà la vieille bête, dit M. Jacquemard, le maire, surnommé Nenœil, à cause du regard hardi mais légèrement divergent que, du haut des tribunes, il laissait tomber sur les camarades enflammés. Il a fini par céder.

— Je vous l'avais bien dit, susurra l'évêque, assis à la gauche du maire et à la droite du préfet.

— Cela ne modifie en rien nos accords, dit le maire, déjà rogue.

— Bien entendu, dit l'évêque, suave, bien entendu. L'abbé Kahn assurera l'intérim. Ensuite, nous aviserons.

Le curé de Cucugnan était un brave curé, mais il faut bien reconnaître qu'il n'avait pas grand air. Le zéphyr promis était un vent d'est vicieux et pointu, qui soufflait en tourbillons. A chaque enjambée, il menaçait de transformer le parapluie d'escouade en parachute ascensionnel. Le vieux prêtre s'y agrippait à deux mains. Alors le vent mauvais s'engouffrait sous sa soutane. On craignait le pire :

— Il ne va tout de même pas nous faire un numéro de strip-tease, dit le maire.

— Ce ne serait pas beau à voir, concéda l'évêque.

— Je préfère attendre celui des Supernanas, conclut le préfet, dont les instructions étaient précises : *« Du liant, de l'amabilité, de la bonne humeur, avec tout le monde, sauf avec les représentants du Front national (si vous n'avez pu les éviter). »*

Fermer le pépin et se hisser dans le car fut, pour le curé, une épreuve digne du parcours du combattant. Il bredouillait.

— Excusez-moi... C'est la pluie... J'ai dû revenir chercher mon riflard. Excusez-moi...

Une voix aimable, qui semblait venir du ciel, dit :

— Nous ne sommes pas en retard, monsieur le curé... Prenez votre temps... Ces marches sont raides comme celles d'un phare.

Surpris par cette mansuétude, l'abbé Martin leva les yeux. Celui qui parlait ainsi était le chauffeur, un nouveau, qu'il n'avait jamais vu. Rien de commun avec l'habituel, une brute épaisse, Justin Pétardier, dit Tombeau-ouvert, un danger public, grossier comme un cocher, noir comme un charbonnier d'autrefois, plus large que haut, avec une tête vissée sur le sternum, un front large d'un doigt coincé entre les sourcils en broussaille et une tignasse en buisson, la bouche tordue sur des chapelets de "bordel de bordel" et parfois pire, toujours entre deux vins et plus près du deuxième que du premier avec une tendance irrépressible à embrayer vite sur le n° 3, un mal embouché dangereux qui ne devait sa place qu'à sa fille aînée, Sultana, aussi belle qu'il était laid, une liane d'Andalousie, brune comme la nuit, avec des anneaux de gitane aux oreilles, très appréciée de monsieur le maire dont le strabisme se rétrécissait quand il la voyait entrer dans son bureau, altière et ténébreuse, en ondulant comme une algue dans le flot.

Tout à l'opposé de Tombeau-ouvert, son remplaçant portait des cheveux et des sourcils couleur de moisson. Il avait les yeux bleus, le teint rose, un sourire de nacre, l'air d'un ange.

— Donnez-moi votre parapluie, monsieur le curé, disait-il. Il vous embarrasse. Je vais le garder là... Vous le reprendrez tout à l'heure.

« Quelle amabilité, pensait le vieux curé. Quelle gentillesse. On n'est plus habitué. » Ce qui le touchait, c'était on ne sait quoi de déférent et d'amical qu'exprimait un doux sourire. Il en fut chaviré de reconnaissance et porté par une ardeur nouvelle.

— Merci, mon fils, dit-il.

Cette attention lui redonnait de l'assurance. Au terme de son escalade, il se redressa, les mains aux reins, et découvrit l'assistance qui l'observait avec moins de bonté que le chauffeur. Il s'inclina devant l'évêque. L'évêque lui répondit par un mouvement des doigts, léger et lointain. Digne, le curé de Cucugnan salua les autres voyageurs de la tête. Il gagna l'arrière de l'autocar, en comptant les personnalités qu'il voyait à l'église. Il n'en trouva que trois. Le constat l'enchanta. Quand il s'assit sur la dernière banquette, il jubilait. « Tas de sacripants, vous allez voir ce que l'avenir vous réserve », se murmurait-il à lui-même, et les sentiments qui l'agitaient lui mettaient du bonheur au cœur.

— Je ne suis pas digne d'être le curé de Cucugnan. Je suis trop frustre, lourd et balourd. Dans ma vieille soutane, je ne fais pas honneur à la ville. Je suis un vieil âne bâté que l'on cache. Une ruine que l'on se garde bien de faire visiter, car elle rappelle un passé qu'on préfère oublier. Vous ne voulez pas écouter mes sermons. Vous ne voulez pas écouter, une fois par semaine, la vérité du Seigneur, ses recommandations, ses conseils et ses avertissements, car je ne fais rien d'autre que de répéter ce qu'il a dit. Eh bien, je ris ! Vous m'entendez, tas de mécréants et de pécheurs endurcis ! Ah... ah... ah... Je ris... Car bientôt, pendant que je serai en paix, dans les jardins du Paradis, à me promener en devisant avec mes amis retrouvés, au milieu des fleurs, des papillons et des oiseaux, nous arrêtant sous les tonnelles où le vin est frais et les nourritures délicates, en nous laissant bercer par les voix célestes qui monteront dans l'air embaumé, vous souffrirez le martyre à arpenter les rocailles, chaussés de sabots, dans les géhennes... Il fera une chaleur d'enfer... Toute votre méchanceté, votre orgueil, votre crasse morale vous sortira du corps comme une sueur fétide... Vous crèverez de soif... Vous n'aurez à boire que de l'eau sale et, comme nourriture, des coups de gourdin dans les côtes, sitôt que vous ferez mine de vous arrêter pour retrouver souffle... Allez, en avant, tournez manège, tournez cent ans, tournez

mille ans, tournez toujours, du matin au soir, du soir au matin, en avant, marchez, les forçats du péché, marchez dans la fournaise, les galériens condamnés à l'éternité... et inutile de gémir, de demander grâce et pitié, de supplier, de crier votre misère, inutile, personne ne peut vous entendre dans le ronflement des brasiers et les clameurs des damnés. Mais moi, Jean Martin, défunt curé de Cucugnan et du Val-Brémond, tout en dégustant des calissons d'Aix arrosés de vin clairet, je vous verrai, dans des périscopes à l'envers aménagés à cet effet, et je rirai, je rirai, ah ah ah !

La scène lui plut tellement qu'il se la repassa deux fois sur son écran intérieur. De revoir monseigneur et monsieur le maire tourner en rond et en sabots dans la flamme, le rire le prit réellement. Ses voisins s'en aperçurent. Toujours aussi charitables, ils chuchotèrent :

— Monsieur le curé déménage. Le voilà qui rigole tout seul à présent.

L'autocar roulait en souplesse et sortait de la ville par des faubourgs hérissés de tours en béton. Le curé, qui était enclin à la réflexion, se dit que l'architecture moderne trahissait le goût de l'époque pour la laideur, comme certains visages racontent les vérités cachées des êtres. Lui n'aimait que les villages de jadis, avec leurs maisons basses, coiffées de tuiles roses et serrées autour du clocher comme les moutons autour du berger. Il aimait cette image et l'utilisait souvent en chaire.

Dans l'humble cimetière d'un de ces villages, sa mère était enterrée. Il venait toutes les semaines, ou presque, se recueillir sur sa tombe dans la chaleur de midi et converser avec elle, tout en écoutant le chant des oiseaux et le murmure des abeilles. A l'heure que le Seigneur aura choisie, c'est là qu'il connaîtrait à son tour le grand repos. Cette perspective le consolait de bien des tracas.

L'autocar passa sur le pont de la Paresseuse, la rivière qui dodelinait entre les saules. On attaqua la grimpette qui montait jusqu'au hameau des Trois-Cocus. Même les plus vieux

du pays ignoraient l'origine de ce nom. M. Grégoire, le directeur de l'école de Cucugnan, qui ne détestait pas faire le malin, disait que ce lieudit était particulièrement protégé par la Providence, puisqu'il ne comptait que trois maris trompés.

Comme on arrivait au sommet de la côte, la pluie redoubla. Elle se transforma en grêle. De la grêle au mois de mai, le mois de Marie, le mois le plus beau : décidément, tout était à l'envers. Il n'y avait plus de saison. On entendait les grêlons battre la charge sur le toit, avec le bruit sec et saccadé des caisses de jazz. Plein de bon sens, le voisin du curé remarqua que le buffet campagnard, s'il était en plein air, mille contre un que les organisateurs le remplaceraient par un coup de sifflet long.

— Sans doute, admit le curé, mais dans ce cas, on peut parier que les discours seront écourtés, et ça, ce n'est pas un désavantage.

Le vent tournait. Il venait de l'avant. Des grêlons blanchâtres, gros comme des billes, criblaient maintenant le pare-brise. L'essuie-glace, un modèle de luxe, fabriqué à Détroit, ralentit, impuissant à repousser cette masse qui s'accumulait. Il insista, se tordit et cassa. Le chauffeur se pencha en avant, pour essayer de voir sa route. Sur sa droite, il devina, plus qu'il n'aperçut, une masse brune qui lui fonçait dessus. C'était un camion qui venait de la cimenterie et débouchait d'un chemin de terre sur la nationale. Pour le prendre de vitesse et l'éviter, le chauffeur accéléra à bloc, le pied au plancher. L'autocar se cabra, il fit un bond qui jeta à terre la moitié des voyageurs. Cela ne changea rien au destin. Il y eut un choc sourd à l'arrière, et un bruit de tôles enfoncées. Tout le monde se mit à crier.

Le curé étouffait. Il était tombé sur le dos. Mme Pignon, la robuste patronne de l'*Auberge du Canard boiteux*, lui pesait de tout son poids, qui n'était pas plume, sur la poitrine et l'estomac. Le car dérapa sur la chaussée rendue glissante par les trombes de grêle. « Une patinoire », diraient plus tard les enquêteurs. Il penchait sur la gauche,

comme s'il était en équilibre sur les roues de ce côté-là, à la façon des cascadeurs de gymkhana. Sa vitesse était devenue effrayante. Elle allait augmenter encore. Désormais la route descendait à pic, jusqu'au Parc d'attractions Emile-Combes, avec un méchant virage à mi-pente. C'était une séquence-choc pour série américaine. Titre : *Le toboggan de la mort !*

Le magma humain, qui grouillait dans l'allée ou rampait sous les fauteuils, poussait des hurlements qui, eux, n'avaient plus rien d'humain. Mme Pignon — dont j'ai omis de dire qu'elle était aussi l'épouse de l'adjoint au maire, ce qui justifiait sa présence dans l'autocar municipal — haletait. Elle était profondément coupée de la tempe au menton. Le sang coulait, en rigoles qui ruisselaient dans le cou du curé. Il essaya de se dégager. Dans l'effort, sa soutane se déchira. Elle était si usée... Il aurait dû mettre la neuve, celle qu'il gardait dans l'armoire, pour ne pas paraître trop minable le jour de son trépas. Les calculs des hommes sont souvent dérisoires.

Le bruit était devenu énorme, un bruit de bataille, de charge de cavalerie, de tremblement de terre, de tonnerre, de train fou dans la nuit. La panique avait saisi la mêlée aux tripes. Personne ne savait que faire, mais tout le monde voulait faire quelque chose pour sortir de cet enchevêtrement inextricable de membres et de corps. Brusquement, il y eut une déflagration et une secousse de fin du monde. L'autocar s'était mis en travers. Il sembla résister, une seconde, à un formidable raz de marée qui lui déferlait en plein flanc, puis il tournoya, emporté comme un fétu, tournant, pivotant sur lui-même, de plus en plus vite, en faisant des bonds de plus en plus hauts qui envoyaient les malheureux s'écraser un coup sur le plafond, un coup sur le plancher, s'éventrer sur les fauteuils ou se déchiqueter jusqu'à l'os en passant à travers les vitres, certifiées incassables, comme le *Titanic* était insubmersible.

Ludovic Delsol, l'adjoint aux Sports, attendait à la porte du Parc l'arrivée des officiels. Bel homme, la petite qua-

rantaine, le cheveu frisé, court, la nuque rase, on l'appelait la Gonflette, parce qu'il pratiquait la musculation intensive. Son air viril et militaire plaisait beaucoup aux dames, à condition qu'il se tût. La Gonflette était affecté d'une difficulté de langage qui nuisait à la séduction. Il éprouvait des difficultés à prononcer les syllabes dures : les queue, les cu, les khon, les quand. Il souffrait le martyre quand il lui fallait dire qu'il venait de Cucugnan. Or, comme de nombreux bègues, il était bavard. Et là, où il avait été témoin oculaire, comment aurait-il pu résister au plaisir de raconter ?

— Le ca-ca... l'autocar... C'était co-cosmique... Faut l'avoir vu pour le croi-croire... Une loco-comotive qui plongeait sur nous, en cu-culbutant... Incroi-croi, incroyable... Parfois le ca-car chavirait, bord sur bord... Parfois, il remontait perpendicu-culaire dans le ciel. On aurait cru une baleine rouge... Il faisait un looping... Et puis il descendait... Comme un bateau qui enfourne... Il s'écra-cra, s'écrasait, en piquant-quant sur l'avant... Jusqu'au-qu'au virage, où il a giclé tout droit... co-comme une bombe... et il a été s'exploser con-contre la falaise... On s'est tous mis à cou-courir... Malgré la grêle... Je pensais au cu-cu, au curé... Je savais qu'il avait refusé l'invitation... Quel flair il avait eu... Une inspiration divine... Et puis j'ai su... C'est la fatalité... Je l'aimais bien, monsieur le cu-curé... C'était un saint homme... Il était un peu vieux jeu, mais il avait le cœu-cœur sur la main. Ça change avec d'autres qui-qui sont socialistes sur les estrades, mais qu'on-qu'on voit jamais mettre la main à la poche. Je ne cite pas de noms...

*
* *

Ce qui frappa l'abbé Martin, ce fut la qualité de silence qui le baignait, un silence harmonieux et presque musical à force d'être pur. Autour de lui, la nuit était complète, noire mais légère. Au bout (au bout de quoi ?), très loin, là-bas, une

lumière naquit, jaune et ronde comme une pièce de dix francs. Elle scintilla. Elle clignota. Elle palpita. Elle s'éteignit puis se ralluma. Brusquement, elle explosa. La lumière envahit tout, comme au théâtre, quand la rampe, les herses et les projecteurs s'allument ensemble, d'un coup, pour la féerie. Ici, la lumière était froide, blanche et dure.

Le curé se trouvait dans une immense halle, où des hommes et des femmes au teint gris, dont l'inquiétude était sensible, allaient et venaient, se croisaient ou se doublaient sans jamais se toucher, et devisaient, ou faisaient semblant de deviser, car, si l'on voyait remuer leurs lèvres, on n'entendait qu'un murmure psalmodié mêlé au bruit d'élytres des pas sur le parquet.

Le long des murs, des gens occupaient des chaises au dossier doré. Le curé s'assit près d'un jeune homme efféminé, aux sourcils épilés et tracés au crayon, à la mode des années vingt. Le col Danton de sa chemise blanche s'ouvrait sur une poitrine plate et sans poils. Son visage était d'une maigreur squelettique qu'accentuaient encore ses cheveux gris, noués en queue de cheval, sur la nuque.

Il conversait, à voix très basse, avec une grosse baraque chauve, aux yeux globuleux de grenouille et aux oreilles en chou-fleur, moitié forçat, moitié lutteur. Le curé de Cucugnan, qui fréquentait peu les bagnards, et encore moins les catcheurs, trouva qu'il ressemblait à André Santini, le député-maire centriste d'Issy-les-Moulineaux. Ces dernières semaines, on l'avait beaucoup vu à la télévision. Il y faisait commerce d'esprit.

En prêtant l'oreille, le curé entendit la queue-de-cheval qui susurrait d'un ton étudié :

— Si je cherche bien quelque part dans mon vécu, je ne nierai pas que j'éprouve une potentialité d'angoisse. Néanmoins, mon ego raisonnable est serein, e, i, n. D'abord, je ne suis qu'un petit cas. Je ne me suis fait de mal qu'à moi, et encore, avec des circonstances atténuantes qui pourraient me valoir les félicitations du jury. Bourreau de moi-

même, je suis surtout une victime de l'Amour, qui désormais ose dire son nom, et de la poésie.

La baraque, que l'Amour ne paraissait pas émouvoir outre mesure, répondit d'une voix haut perchée :

— De la poésie ? Ça, c'est intéressant.

— De la poésie, oui, et pas de n'importe laquelle, je vous prierai de le noter, de la poésie à rimes, un genre qui ne se fait pratiquement plus, tant il est exigeant et rigoureux. Quand le morceau est à rythmes mais sans rimes, c'est beaucoup plus aisé. On peut s'en faire trois ou quatre dans la matinée, sans risquer la méningite. Le mien partait comme un cheval au galop. Ecoutez-moi ça.

Le jeune homme aux sourcils à la Marlène Dietrich força un peu la voix et, la main droite à la hauteur du cœur, comme dans le Sud profond, il déclama :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
Le sida, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
L'enfant de la Seringue et de Coquin-Tampon,
Faisait aux intellos la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés,
Même les encaoutchoutés...

Le curé trouvait que ça lui rappelait quelque chose, mais se garda bien d'intervenir. La baraque était transportée.

— C'est super ! disait-il. Ça part comme en Quatorze. C'est de toute première bourre. Je m'y connais. J'ai eu un prix de récitation à l'école Jeannette Vermeerch à Bobigny. On dira ce qu'on veut. Quand ça rime, c'est pas comme quand ça rime pas. C'est beau ! Un point, c'est class ! Il n'y a rien à ajouter. C'est beau !

— C'est beau, mais c'est triste, murmura la queue-de-cheval. Depuis huit mois, j'en suis toujours au huitième vers, bloqué par le caoutchouc. Rien à faire. J'ai beau faire des efforts... Inutile... Ça se tend et ça ne passe pas. L'élastique, vous savez ce que c'est.

— C'est un monde, dit la baraque, qui, par tendance d'esprit, passait tout de suite du particulier au général…

— Alors la lyre ou l'ire, il fallait choisir. Puisque l'inspiration me fuyait, j'irais la chercher où elle se trouve. Il y a huit jours, un de mes petits camarades est venu me voir. Il est gardien de la paix. Est-il plus noble métier ? Garder la paix ! Ce n'est pas seulement une profession, c'est un apostolat. Vous voyez l'importance des mots. Quand on me l'a présenté, si l'on m'avait dit, au lieu de "gardien de la paix", "sergent de ville", je n'aurais même pas fait attention. J'aurais eu tort. C'est un garçon délicieux… et d'une délicatesse… Quand il enlève son pantalon, il faut voir comment il le pose sur le bras du fauteuil, pour en préserver le pli. Et avec ça, pas maladroit du tout quand il taquine la muse, le monstre. Bref, par jeu, je lui ai subtilisé son arme de service. J'ai mis le canon dans la bouche. Je n'ai rien entendu. Rien senti. J'avais traversé le miroir.

— T'as fait ça devant la glace ?

— Non c'est une image. Vous le voyez, on ne peut pas me reprocher grand-chose. Je suis sidaïque. Au bout du rouleau. Le médecin m'a dit que je ne passerais pas l'été. Je n'ai fait que devancer l'appel. On ne va pas me condamner aux flammes éternelles pour ça. J'ai déjà donné puisque j'ai brûlé la vie par les deux bouts. Et vous ?

— Pareil, dit la baraque de sa voix flûtée. Un petit cas. J'ai tué ma femme.

— Pourquoi ? Elle vous trompait ?

— Bien sûr. Comme tout le monde. Mais c'est pas ça… S'il fallait trucider toutes les nanas qui doublent leurs julots, ça ferait des places assises, dans le métro, à six heures du soir. Ce qui était insupportable, c'est qu'elle était devenue révisionniste.

— Pas possible !

— Parole d'homme, mon pote. Un client lui avait filé un bouquin d'un professeur, Bourrisson, Foutrisson, un nom

comme ça. Depuis, la Madeleine n'avait plus de goût à rien. Elle n'arrêtait pas de me chercher du suif. « Hé, la terreur à la mie de pain, qu'elle disait, toujours gracieuse comme une peau de vache, toi qui sais tout, tu pourrais me dessiner une chambre à gaz ? » J'essayais de la rappeler au respect, la vertu principale des foyers. « Madeleine, arrête ton cinoche, tu me les pèles ». Comme elle insistait, je lui filais une beigne. Cent ans, ça va, mais toute la vie, c'est trop. Après je descendais au labeur, passer l'après-midi avec des hommes, *Aux courtines*, le tapis du PMU. Mais quand je remontais, elle n'avait pas changé de disque. « Dessine-moi une chambre à gaz ! » C'était bien une Bretonne !... Un soir où j'avais un peu chargé les bidons, j'ai été un peu moins patient qu'à l'ordinaire. J'ai ouvert le four et les robinets. J'ai pris Madeleine par le chignon. Je l'ai enfournée, la tête au fond, en lui disant : « Je vais te la montrer, ta chambre à gaz ! » Quand je l'ai sortie, elle était si noire qu'elle aurait pu adhérer à *SOS-Racisme* sans recommandation. Jusque là, j'avais le parcours parfait... le sans faute. Je n'avais fait que défendre la loi, et l'ordre. Qui aurait pu me le reprocher ? Pour me détendre, à l'aise Blaise, relax Max, j'ai voulu allumer une clope et je suis parti en gravier, avec Madeleine et le reste de l'immeuble. Ce qui prouve le danger des chambres à gaz. Même les gnières du fonctionnement, chargés de brider et débrider les lourdes, n'étaient pas à l'abri. Une minute d'inattention, et tu te transformais en V1. Enfin, ce qui est fait n'est plus à faire. Je ne pouvais quand même pas accepter que le révisionnisme vienne faire de la provoque chez moi.

— Vous avez mille fois raison, dit le poète, ami du gardien de la paix. Mais vous ne risquez rien. Les Associations de défense ne le permettraient pas. Je gage que vous allez bientôt connaître les privilèges, les traitements de faveur, et que vous n'allez pas tarder à vous retrouver à la droite de Notre Seigneur.

— Je ne demande que la justice, dit le redresseur de torts, toujours modeste.

— La justice, c'est d'honorer ceux qui le méritent, dit le rimailleur. Je voudrais retrouver la cadence et les mots, pour chanter votre gloire aux portes du tombeau... Hé, hé, je sens que ça revient.

Il enveloppait Chéri-Bibi d'un regard ému et tendre. D'une main hésitante, il lui tâta le biceps :

— Ce que vous êtes fort, dit-il.

— Hum... hum...

Le curé crut que le temps d'intervenir était arrivé.

— Pardonnez-moi, messieurs, d'avoir suivi votre conservation. Ce n'était pas je ne sais quelle curiosité malsaine qui m'y poussait. C'était par besoin d'information. Je viens d'arriver. Je suis encore sous le choc. Je voulais savoir où je me trouve. Si je comprends bien, nous sommes au Purgatoire ?

Le jeune homme émacié cessa d'admirer la baraque pour toiser le vieux curé avec cette condescendance qu'affichent souvent les importants, gonflés par la science toute fraîche qu'ils viennent d'acquérir.

— Pas exactement, monsieur l'ecclésiastique. Vous vous trouvez au pré-Purgarium. Vous êtes au Triage n° 1. C'est ici que l'on décide si votre âme a entièrement satisfait à la justice de Dieu, ou, au contraire, si elle doit achever son expiation avant d'être admise au bonheur du ciel. En termes plus vulgaires, si une purge passagère peut vous délivrer de vos péchés véniels pour lesquels vous n'auriez pas obtenu totalement le pardon ; ou de vos péchés mortels qui ne vous auraient pas été entièrement remis...

Il reprit souffle, pas mécontent de son effet, et le curé se demanda où diable ce sodomite avait été instruit de la sorte, oubliant que les séminaires en formèrent quelques-uns, du temps où ils étaient encore fréquentés.

— C'est ici également où l'on juge si vous n'avez pas été, si vous n'êtes pas, si vous ne serez jamais digne de la grâce du Seigneur, reprit le frère prêcheur, et la baraque

l'écoutait bouche bée. Si vous faites définitivement partie des méchants, qu'il a placés à sa gauche, avant de leur dire : « Allez loin de moi, maudits, au feu éternel ». Et alors, les méchants s'en iront au supplice éternel, comme il est dit dans Matthieu, chapitre XXV, verset 41-46. Il m'étonnerait que vous ayez à endurer ce châtiment. D'abord parce que vous êtes prêtre, et prêtre à l'ancienne, à ce que je vois, ce qui laisse supposer que votre enfer, vous l'avez déjà fait sur la terre... Ensuite, parce que le progrès permanent permettant de tout comprendre et l'absolution humanitaire généralisée accordant le pardon, avant même la faute, les maudits vraiment maudits sont de moins en moins nombreux. On ne les recrute plus que chez les criminels de guerre qui l'ont perdue, chez les racistes s'ils ne sont ni noirs, ni juifs, chez les politiques incorrects, d'une manière générale chez ceux qui n'ont pas fait le bon choix depuis une soixantaine d'années. Ceux-là peuvent numéroter leurs abattis. C'est sûr qu'ils vont la sentir passer. Relisez Dante, si possible illustré par Gustave Doré.

— La môme Madeleine, ça va lui faire les pinceaux, dit la baraque. Bien fait pour sa tronche de butée.

— C'est la grande leçon de l'histoire, poursuivit la queue-de-cheval, soucieux de ne pas laisser abaisser le débat. Avant l'heure, ce n'est pas l'heure. Après l'heure, ce n'est plus l'heure. Autrefois, quand vous étiez au pouvoir, celui qui ne se découvrait pas devant la procession était roué place de Grève. Vive le Roué ! Aujourd'hui, que l'humain est au pouvoir, celui qui ne se découvre pas devant la grève, est roué de coups par les camarades syndiqués. C'est le message de survie qui vient de la préhistoire. « Faut s'adapter ». Signé : le Dinosaure.

— Comment qui cause, cézigue... dit la baraque, et il pensa — mais ne le dit pas — que c'était quand même un crime de voir des mecs aussi ornés goder pour la flicaille.

— Allez en paix, monsieur l'ecclésiastique. Sans mentir, si votre ramage se rapporte à votre plumage, vous serez le

phénix des hôtes de nos cieux... Après quelques formalités, vous allez sentir vous pousser des ailes. Comme Cyrano aspiré par la lune, vous monterez tout droit jusqu'aux verts pâturages, tandis que la formation New Orléans d'oncle Ben's jouera *Plus près de toi mon Dieu.*

Quelques instants plus tard, un haut-parleur grésilla, le manège des allants et venants s'arrêta. Chacun prêta l'oreille avec intérêt. Une voix nasillarde grelotta dans le silence.

— L'abbé Jean Martin, curé de Cucugnan, est attendu porte n° 17.

*
* *

Comme aurait dit la baraque catcheuse, « il y avait de la gourance dans l'air ». La montée au Paradis ne se conclut pas aussi rapidement que l'avait annoncée la queue-de-cheval. Certes, l'ange portier, un colosse vêtu de lin, qui portait l'auréole sur les sourcils comme la gapette des voyous et la barbe blanche à deux mains, déborda d'amabilité. Il tutoya le curé. Il s'enquit des conditions de l'accident. L'évêque était déjà passé, au privilège de la hiérarchie. Il avait brillamment réussi l'examen de passage, avec désinvolture et élégance. Sa carte de *Religions sans frontières* était un sésame. Le cœur du vieux curé trébucha comme s'il avait raté une marche. Ainsi, Monseigneur serait là-haut. Il faudrait donc retrouver des têtes qu'on espérait bien ne plus revoir, et fréquenter des individus pas fréquentables. Ici comme en bas, la sélection n'était plus à la mode.

L'ange portier devait lire en lui. Il prit sa grosse voix de comédie :

— Ne te bile pas, Jeannot Lapin. Il y a un petit comité qui t'attend avec la fanfare. Ta mère ne tient plus en place. Ton oncle chanoine a préparé un discours, en latin, tu vois s'il est moderne.

— Un instant, s'il vous plaît. Pas si vite, dit d'une voix aigre un des deux hommes en blouse grise qui s'affairaient, de l'autre côté du comptoir, derrière des écrans et des ordinateurs.

— Ah, que je te présente, dit l'ange portier. Voici les frères Simon. Autrefois, quand il n'y avait que le Grand Livre, j'étais seul à le tenir. Mais on n'arrête pas le progrès. L'électronique est arrivé… la bureautique… le diable et son train. Il m'a fallu des aides. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ! Le syndicat des Elus m'a envoyé des techniciens. Les frères Simon. En plus, ils font partie de la Commission de contrôle chargée de vérifier si les choix respectent bien les principes humanitaires de la constitution des Droits du mort et du citoyen.

S'adressant aux frères Simon, l'ange dit :

— Voici l'abbé Jean Martin. Un saint homme.

— Enchanté, dit l'abbé.

Les frères Simon ne répondirent pas. Maigres, noirs, avec des museaux de fouine, ils fixaient le curé d'un regard dur et cruel

— Un saint homme, c'est vite dit. Mais qu'est-ce que ça prouve ?

— Rien, dit le plus grand des frères Simon. Avant de décider s'il va revoir sa mère, la fanfare et tout le bazar, il faut voir.

— Examiner, dit l'autre.

— On est là pour ça, reprit le premier.

— Et on a le temps, ajouta le second avec un rire à vous glacer les moelles. Quel âge avez-vous, l'abbé ?

— Soixante-dix, dit le curé de Cucugnan. Je suis né en 26. Le 26 juillet 1926. C'est commode… Facile à retenir.

— Et vous êtes encore en activité, à cet âge avancé, dit le premier Simon.

— Canonique, ajouta le second.

— La crise des vocations sans doute. Il n'y a plus assez de prêtres. On doit se contenter des vieilles bêtes qui peuvent encore servir.

— Mgr Mourlet ne semblait pourtant pas vous tenir en grande estime, dit Simon n° 1.

— Vous avez dû lui être imposé, dit le n° 2.

— Vos relations…

— Haut placées…

— Les amis du chanoine, sans doute.

— Le franciscain.

— Il n'était pas de la Milice ?

— De la Gestapo ?

— En tout cas, il appartenait à la 5e colonne. Et ses amis sont toujours là, dans l'ombre. Le réseau brun.

— Allons, messieurs, c'est de l'histoire ancienne, dit l'ange portier, transformé en ange gardien.

— Il n'y a pas d'histoire ancienne, dit le premier Simon d'un ton aussi tranchant et glacé que le fer de la guillotine. L'histoire qui compte, ce n'est que du passé au présent.

L'ange laissa poindre un rien d'agacement.

— Ah ! ne recommencez pas tous les deux. Si le chanoine Martin est au Paradis, c'est qu'on l'a jugé digne d'y entrer, malgré sa francisque. D'ailleurs, celui qui l'a décoré y est aussi.

— Peut-être pas pour longtemps, dit le grand Simon.

— On peut toujours recommencer le procès, dit le petit.

Il rit. Son rire n'était pas plus gai qu'avant.

— Il semble qu'on n'ait pas beaucoup entendu parler de l'Epuration, par ici.

— Nous allons revoir ça.

— Reprendre certains dossiers.

— Il y a des révisions qui s'imposent.

— Des révisions déchirantes…

— Nous sommes là pour ça.

— Et nous avons le temps.

Le second Simon ricana. Le bon curé de Cucugnan se rappelait ce que lui avait dit l'adjudant Dubœuf, que la religion avait repris sur le tard de sa vie. A la Libération, Dubœuf avait été condamné à vingt ans de travaux forcés pour s'être engagé à la LVF : Légion des volontaires français contre le Bolchevisme. Il en avait fait huit à cause de sa blessure, une jambe en moins. Le curé lui avait demandé pourquoi, en 1945, il n'avait pas essayé de filer à l'étranger. L'adjudant Dubœuf avait répondu : « Pour aller où ? De 40 à 44, les juifs qui réussissaient à quitter l'Europe étaient en sécurité. Pour nous, la répression est planétaire et l'oubli n'est pas pour demain. » Le curé se disait que la répression n'était pas que planétaire. Elle avait même gagné le ciel.

Comme les Simon continuaient de l'observer, l'œil mauvais, il leur dit :

— Vous savez, j'avais quatorze ans en Quarante !

— Et alors ? On peut en faire des choses entre quatorze et dix-huit ans.

— On peut être un héros.

— Ou un facho.

— Je n'ai servi que Dieu.

— Il y a façon et façon de servir.

— La bonne et la mauvaise.

— Je n'ai jamais connu mon père, dit le curé, d'une voix comme attendrie de l'intérieur. Il est mort l'année de ma naissance. Il avait été gravement gazé en 1918, dans le secteur Ypres-Saint-Quentin. Il ne s'était jamais remis. Avec des hauts, des bas, plus de bas que de hauts, et toujours cette toux terrible qui lui déchirait les poumons. Ma mère pleurait en racontant. Elle a voulu que je sois prêtre, parce qu'elle ne voulait pas que je sois tué...

Le curé hésita. Puis il ajouta, très vite et très bas :

— Ni que je tue… Non l'histoire n'est pas ce que vous croyez… Je suis pupille de la Nation.

— Et alors ? Le Pen aussi est pupille de la Nation.

— Nous allons mettre de l'ordre dans tout ça.

— De l'ordre républicain.

— Messieurs, ça commence à bien faire, dit l'ange portier.

Il avait perdu son air enjoué et bonhomme. Ses sourcils blancs s'étaient froncés sur un regard soudain assombri. Son nez en forme de pomme de terre se retroussait. On remarquait qu'il avait des pognes comme des battoirs. Quand il filait une tarte, l'heureux récipiendaire en avait son content pour la semaine.

— Je vous rappelle que votre voix, ici, n'est que consultative.

— Pour l'instant.

— Mais pour l'instant, c'est l'instant qui compte. Pour l'instant, vous allez délivrer illico presto un passeport SERC — Services Exceptionnels Rendus à la Religion Catholique — à l'abbé Jean Martin, curé de Cucugnan.

— Mais…

— Pas de mais… Ça me met en colère et c'est un péché. Vous ferez toutes les observations que vous jugerez utiles, à qui vous voudrez, mais je vous préviens : je ferai part au Père de ce nouvel incident, plus désagréable encore que les autres, et sa bonté ni sa patience ne sont aussi infinies que l'affirment les prospectus. Le passeport, s'il vous plaît. Merci.

Et brusquement radouci :

— Tiens, mon Jeannot… Dépêche-toi… Au fond du couloir à droite… Tu as une navette à la demie.

L'éternité commençait.

*
* *

La navette glissait sur une eau de moire et d'azur. Des colombes, qui ne devaient rien à Picasso, voletaient au-dessus de bouquets de roses, qui ne devaient pas davantage à Jack Lang. L'air léger, poudré de papillons et de libellules, sentait la menthe, l'œillet sauvage et les herbes de la montagne où mourut Blanquette, la chèvre de M. Seguin, dans la lumière indécise du petit jour.

Après avoir dessiné une courbe précieuse et précise comme une révérence, la navette accosta un ponton de bois lessivé à la javel. Sous les feuillages, un ensemble de harpes, de cithares, de luths et de théorbes, ce que l'ange gardien, par plaisanterie sans doute, nommait la fanfare, jouait des airs anciens sur des tempos nouveaux, à la manière d'Alan Stivell. D'un pin parasol à l'autre, une banderole de soie blanche disait en lettres bleues : BIENVENUE À NOTRE JEAN. Au-dessous, le curé vit sa mère, maman Agathe, avec son sourire triste et doux d'autrefois, lisse et nette dans une robe simple à l'encolure carrée, et l'émotion faisait briller son beau regard sombre.

Le monsieur qui se tenait à sa droite, mais oui, bien sûr, c'était son père, Fernand Martin, dans l'habit de noces qu'il portait sur son lit de mort. Le bienheureux n'avait pas eu le temps de grossir. L'abbé retrouvait le costume et le ruban noir noué en rosette du portrait, dans son cadre doré, au-dessus du lit maternel. A côté, en uniforme bleu-horizon, c'était Jean-François, le frère aîné, son oncle, qui aurait pu et dû être son père, sans la guerre. Trois vies brisées, trois romans en raccourci, rassemblés l'espace d'une photo de famille. En 1916, Agathe Lemercier avait dix-neuf ans. Elle était fiancée à Jean-François Martin, qui en avait vingt-six, quand il tomba sous Douaumont, haché à la mitrailleuse. Elle prit le deuil. Comme si le mariage avait été prononcé. Mais, en 1921, elle épousait Fernand Martin, le cadet. Il sortait de l'hôpital. Il avait vingt-huit ans, les poumons détruits et la gorge brûlée. C'était le seul moyen qu'Agathe avait trouvé pour donner une femme au grand blessé et avoir un enfant qui s'appelât Martin. Ce sont des

choses bien oubliées, mais qui existèrent jadis, dans une France à des années-lumière de la nôtre. Jean, qu'on n'avait pas voulu prénommer Jean-François, ne vint au monde qu'en 1926. On ne l'espérait plus. Son père en profita pour rendre le dernier souffle qui lui restait. « Comme ils sont jeunes, se disait le curé, et comme je fais vieux et moche à côté d'eux... C'est vrai que maman n'avait pas cinquante ans, et qu'elle en paraissait trente lorsque le Bon Dieu la rappela à lui, estimant sans doute qu'elle avait assez souffert. » En même temps, il se demandait comment ces choses de la vie s'arrangeaient au ciel.

Du sommet de sa haute taille, le chanoine Martin, comme à l'accoutumée, dominait la situation. Il n'avait pas changé. Il agitait ses longs bras comme un sémaphore pour communiquer des instructions aux navires de guerre en ordre de bataille et l'on s'attendait toujours à lui voir des pavillons multicolores monter et descendre le long de son corps comme le long d'un mât.

Près de lui, un petit vieillard sec et raide comme la justice observait la scène, sans piper. Parfois, son œil gris étincelait, derrière son lorgnon. Il portait un chapeau de paille du genre "panama", une barbichette agressive, un veston bleu-marine sur des pantalons blancs et un air extrêmement décidé. Il s'appuyait sur une canne, qui était certainement une canne-épée. L'abbé Jean Martin l'identifia tout de suite. C'était le célèbre Charles, Marie, Photius Maurras, le maître à penser de l'*Action française* et du nationalisme français, l'homme qui, au procès de Lyon, en 1945, seul contre tous, âgé de 77 ans, avait apostrophé le procureur en ces termes : « Vous, l'avocat de la femme sans tête, je ne vous raterai pas ! » Ami fidèle du Vieux Maître, le chanoine avait beaucoup donné à l'AF, surtout durant la condamnation : « Mes années de déchirure ! », disait-il. Maurras, qui était aussi intraitable avec ses adversaires qu'aimable avec ses amis, d'une exquise politesse naturelle, à la française, qui le rendit célèbre jusque dans le bagne de Clairvaux où il fut enfermé, avait tenu à accompagner le

chanoine pour cette petite fête. L'abbé en fut flatté, et mieux encore : touché.

Alentour, les Cucugnanais de tous âges et des deux sexes se promenaient en échangeant des compliments, à la façon des nobles, dans les jardins du Roi, comme les montraient les estampes d'époque. On se souvient peut-être que le premier curé de Cucugnan, celui d'Alphonse Daudet, après avoir cherché en vain ses paroissiens au Paradis et au Purgatoire, les avait découverts en Enfer. Tous. Pas seulement les pécheurs obstinés et notoires, les pécheurs qu'on aurait pu dire de vocation, les ladres et les avaricieux, les lubriques, les luxurieux, les ivrognes violents, les goinfres, les intrinsèquement pervers, les foncièrement malhonnêtes, les rapaces, les voraces, les égoïstes forcenés, les malades de jalousie et d'orgueil, les impénitents et les blasphémateurs, non, mais aussi les pécheurs par inadvertance, les économes serrés du gousset qui mettaient un bouton à la quête plus par malice que par méchanceté, les coureurs de jupons pour la distraction et le renom, les femmes qui avaient le feu aux cotillons parce que la nature les avaient faites ainsi et celles qui mouraient d'envie de savoir comment c'est quand on a le feu aux cotillons, les gourmets, les licheurs du verre de trop, ceux qui étaient saouls parce qu'ils buvaient mais qui ne buvaient pas pour être saouls, les pas trop honnêtes, les égoïstes légers, les petits jaloux, les fanfarons, les mécréants de bistrot, les indifférents, les tièdes, les mous, tous se tordaient dans les tourbillons de flammes et les grosses bouffées noires... A regarder les damnés devenus convulsionnaires par le feu, à entendre leurs clameurs démentes qui couvraient le ronflement de l'incendie, à sentir la puanteur des chairs en torches, le premier curé de Cucugnan se sentait pétrifié d'angoisse et de honte.

Cette fois, le phénomène était à l'opposé. Nous n'étions plus en Enfer. Nous nous trouvions au Paradis. Mais c'était toujours un sentiment d'angoisse et de honte — d'une nature différente, certes, mais d'angoisse et de honte

quand même — qui pétrifiait le second curé de Cucugnan, en regardant, sous les frondaisons aérées et sur les allées sablées de l'Eden, les évolutions gracieuses des âmes nobles et de la canaille, mêlées sans discernement, aurait-on été tenté de dire si la crainte du sacrilège n'eut retenu la voix, le ballet des pervers et des purs, dansant le pas de deux sur le même pied, le vice et la vertu, le crime et le sacrifice, s'avançant dans la même lumière, couronnés des mêmes lauriers et pareillement récompensés. C'était l'autre monde à l'envers, et comment n'y pas voir la marque du Malin ? Comment n'y pas trouver l'image d'une épouvantable Révolution céleste, la Révolution de la confusion, qui se serait produite à l'insu de la Terre ? Si cela n'était pas qu'un horrible mirage, comment ne pas en être terrifié et à jamais désespéré ? Car si le Paradis n'existait plus pour les Justes, la vie n'avait plus de sens et Jésus avait été sacrifié pour rien, sur sa croix...

L'abbé Jean Martin n'était pas très instruit des turpitudes du monde. Simple et brave curé de campagne, la religion, c'était pour lui un point sur l'i du verbe prier. Il en savait assez, cependant, pour distinguer le Bien du Mal et les Bons des Méchants. L'essentiel, en somme. Si son confessionnal ne connaissait plus les affluences des temps où le repentir adoucissait les mœurs, on lui en racontait assez — surtout sur les autres — pour qu'il n'ignorât pas grand-chose des sombres tourments où la soif de l'or et de puissance, le goût de la luxure et du luxe, le besoin des vanités, la sécheresse du cœur, et l'épaisse sottise parée aux couleurs de l'intelligence, toutes les œuvres du Démon enfin, entraînaient les hommes abandonnés à l'humain.

Or il les voyait tous là, avec un air de fête et des grâces de petits marquis, à danser le menuet de l'innocence sous la lumière du Père éternel. Le car tragique se pavanait au grand complet. Jacquemard en tête, ce salopard de maire, pipeur de voix, truqueur de livres, grugeur du denier communal, pratiquant l'abus social et le faux en écriture comme des arts d'agrément, tartuffe laïque de grand for-

mat, fieffé sectaire au nom de la tolérance, arrogant avec le fretin, aplati devant le pouvoir, débauché hypocrite qui lorgnait déjà dans le corsage de Mme Pignon, l'accident avait dû lui remuer les sangs. Puisque Sultana avait préféré passer le week-end à Paris, on pourrait toujours s'occuper de la femme de l'adjoint au maire, il y avait de quoi faire !... « Jacquemard au septième ciel ! Ça me scie, se disait le curé de Cucugnan, qui pratiquait volontiers l'expression triviale, quand il se sentait tenu d'exprimer catégoriquement le fond de sa pensée. Que ton oui soit un oui, etc... Avec tout ce qu'il a dans son sac à dos, j'étais persuadé qu'il prendrait pour trois siècles minimum de purgatoire, heureux encore de ne pas descendre directement aux cuisines du Diable, s'entendre demander si l'on se préfère à point ou saignant... »

Et Maximilien Phalempin, comme Robespierre, et ce n'était pas un hasard, maître dans son étude, Grand Maître de la loge *Justice et Sincérité*, aussi barbu que franc-mac et franc-mac que barbu, le sosie de Landru, tout craché, au point que le curé chaque année, rêvait sans oser jamais passer à l'acte, de publier dans le numéro du 1er avril de l'*Echo de la paroisse*, la petite annonce suivante : *« Cherche cuisinière au charbon en bon état. Faire offre à Me Phalempin, 11 rue Villebois-Mareuil »*, ah, ah, ce qu'on aurait ri dans les sacristies ; cet abominable Me Phalempin, président de l'association fraternelle des dégustateurs de boudin du Vendredi Saint, l'homme qui se présentait sur les estrades : *« Maximilien Phalempin, notaire et mangeur de curé »*, celui qui organisa la pétition pour empêcher le Conseil général de subventionner la toiture de l'école Saint-Joseph, le retrouver ici, au Ciel, en patenôtres avec l'évêque, n'y avait-il pas de quoi tourner enragé ?

Et l'évêque lui-même... On parle toujours de la pénétration de l'Eglise par la maçonnerie. A écouter les propos de monseigneur, et ceux de son protégé, l'abbé Kahn, ils auraient des accointances très étroites avec les frères Trois-Points, que ça ne surprendrait personne, en tout cas pas le curé de Cucugnan. Il en aurait trop eu à dire. Quand

Mgr Mourlet fut nommé dans le diocèse, une étrange histoire courut sur son compte. Elle remontait à une dizaine d'années. Il n'était encore que l'abbé Mourlet. Par une chaude nuit d'été, l'envie l'avait pris d'aller se baigner dans le Cher, la rivière de sa région d'origine où il prenait ses vacances. Pendant qu'il coulait harmonieusement la brasse papillon, sa nage favorite, on lui avait dérobé sa soutane, ses papiers, les clés de sa voiture, la voiture elle-même, sur la berge. Or l'abbé était nu. La situation devenait scabreuse. Il dut son salut à deux gendarmes qui faisaient leur ronde. L'endroit n'avait pas bonne réputation. On l'appelait le Bois de Boulogne. Des homosexuels le fréquentaient. Les pandores ramenèrent l'abbé chez ses parents, enroulé dans une couverture. Ils promirent le silence. Vous savez ce que c'est... Le lendemain, tout le pays jasait et rigolait à le croire uniquement peuplé de bossus. La voiture fut retrouvée chez un ferrailleur, sodomite de réputation interrégionale. Curieusement, l'histoire s'arrêta là. Elle ne gêna pas l'ascension de l'abbé Mourlet. Elle parut même l'activer. Seulement, le bruit qu'il était tenu se répandit et persista. Tenu par qui ? Allez savoir... Ce qui est certain, c'est que le capitaine de la gendarmerie était un dignitaire du Grand Orient. L'histoire n'est faite que de coïncidences. Ce qui est certain également, c'est que Mgr Mourlet donnait avec entrain dans toutes les postiches modernistes. Pour faciliter le retour à la foi des jeunes délinquants, il avait écrit une messe en verlan. Il militait en faveur d'un front spirituel où se retrouveraient des juifs, des protestants, des mahométans, de bouddhistes, des adorateurs du Vaudou, des laïques et des catholiques conciliaires. Son jour de gloire était le lendemain de Carpentras, quand il avait défilé à Paris avec le grand rabbin Sitruk, en regrettant que seule l'effigie de Le Pen fût empalée. D'ailleurs, Monseigneur avait poussé le député RPR de la circonscription à déposer un projet de loi rétablissant la peine de mort pour les crimes contre l'humanité. A voir l'évêque rire à gorge déployée aux calembredaines de ce

franc-mac de Phalempin, grand amateur d'histoires belges, le curé se sentait transformé en statue de sel.

Et l'ignoble monsieur Samuel, arrivé on ne savait de quelle Galicie pouilleuse, avec pour tout bagage, une valoche de carton qui ne tenait que par des ficelles, avant de devenir milliardaire à château, chasses, garage de Daimler, tout le tremblement, le gredin bagouzé d'or et perle d'Orient en cravate, qui plastronnait en queue-de-pie dans toutes les cérémonies républicaines, combien de braves gens avaient-ils mis sur la paille et parfois sur celle des cachots ? On connaissait l'origine de son butin. Il s'était intéressé aux terrains que leurs propriétaires n'avaient jamais réussi, des années et des années durant, à faire viabiliser. Il les achetait pour trois francs six sous, une bouchée de pain, et lui, la viabilisation, il l'obtenait à la hussarde, en six mois, jamais plus, grâce à un bagout du diable, un culot de marchand de tapis, un réseau de relations précieuses entretenues avec méthode. Nul mieux que lui ne savait utiliser toutes les facettes de la concussion, les croisières aux Caraïbes, les comptes en Suisse, le charme de Sultana dont les ambitions n'étaient pas que municipales, et, quand il le fallait, les arguments frappants des gros bras d'Achille-le-Tatoué, une ex-terreur du catch, recyclé dans les discussions commerciales. Une fois la lande et le marais viabilisés, il n'y a avait plus qu'à les mettre en vente et faire monter les enchères, ce qui constituait la partie la plus facile de l'opération, la vénalité de ces messieurs-dames de la grande presse n'étant jamais prise en défaut. Devant les résultats flamboyants obtenus par le ruffian, les anciens propriétaires s'étouffaient de rage. L'apoplexie les gagnait. Quelques-uns pensèrent décrocher leurs pétoires à sanglier et partir à la chasse au Samuel, mais renoncèrent vite, devant la pression des mémères qui redoutaient les complications. Quelques-uns, ne pouvant supporter l'affront et l'idée du manque à gagner, se pendirent sous leur hangar. Le curé fit savoir qu'il leur accorderait des funérailles chrétiennes, car il les

considérait comme des assassinés. L'ignoble Samuel l'apprit. Il déclara qu'il s'apprêtait à subventionner la toiture de l'école Saint-Joseph, mais qu'il renonçait devant l'attitude d'un curé qui respectait aussi peu la sainte religion. Et voilà que l'abominable fripouille était montée tout droit au ciel. Pour l'heure, bras dessus-bras dessous avec le préfet, il se promenait le long de l'immense pièce d'eau, qui, sous ses voiles de brumes bleues, rappelait le lac de Tibériade.

Le curé chancela. Il se prit le front à deux mains, puis jeta un regard hagard sur sa mère, son père, son oncle, le chanoine, ses amis. Immobiles, ceux-ci baissaient la tête. Ils n'avaient pas besoin de discours pour connaître le désarroi du vieux prêtre. Sans doute l'avaient-ils déjà éprouvé. Un seul homme gardait le visage haut. C'était Charles Maurras. Il fixait le curé de son œil gris où se reflétaient la volonté et la bonté qui l'habitaient. Il se détacha et vint vers le prêtre.

— Monsieur l'abbé, je suis heureux de vous accueillir, dit-il de son étrange voix de sourd. Madame votre maman et notre cher chanoine m'ont tant parlé de vous que j'ai l'impression de vous connaître de longtemps.

Le curé prit la main de Charles Maurras et la porta à ses lèvres dans un geste spontané qui, ailleurs, en d'autres circonstances, eût pu paraître ridicule mais qui, ici, était bouleversant.

— Maître, Maître, bredouillait le curé... Je suis heureux de vous rencontrer... Je vous admire tellement... Et maman... Et mon père... Quelle joie ineffable... Quel bonheur... Quelle récompense... Et pourtant, pourtant, je suis terrifié par ce que je vois... Tous ces voleurs, ces prévaricateurs, ces assassins, ces pourrisseurs hérétiques qui ont mené notre pays et notre religion à leur ruine, comment comprendre leur présence ici... Comment l'admettre... N'est-ce pas notre foi même qui est ainsi bafouée ?

Il y avait de plus en plus de bonté dans le regard de Maurras, une certaine tendresse qui étonnait chez cet

homme tendu, dont on connaissait l'exigence et la rigueur.

— Les voies de Dieu sont impénétrables, dit-il. L'erreur serait de croire que toutes les entreprises divines sont couronnées de succès. Dieu lui-même peut être mal conseillé. Il peut faire des essais malheureux. Il peut se tromper. Ce n'est pas bien grave, puisqu'il peut réparer. Et puis l'esprit de subversion est puissant. Nous le savons. Les anges peuvent être entraînés sur de mauvais chemins. Cela s'est déjà vu. Je sais qu'il y a eu des infiltrations au Triage n° 1, des manœuvres factieuses et même du sabotage. Nous allons y mettre bon ordre. Soyez en paix, cher monsieur l'abbé.

Le curé de Cucugnan ne cachait pas sa détresse. Il avait la tête sur la poitrine. Des sanglots secs secouaient ses épaules. C'était comme si tout, et plus encore, s'effondrait autour de lui.

— Mon Dieu, mon Dieu, dit-il, je suis désespéré...

Charles Maurras se cabra. Il darda un lorgnon impérieux sur le vieux prêtre :

— Du cran, morbleu ! s'écria-t-il d'une voix qui vibrait. Ignoreriez-vous qu'en politique le désespoir est une sottise absolue ?

Puis il se radoucit. Il prit le vieux curé de Cucugnan par le bras et comme il aimait dire les vers, il chuchota .

Tout, quand vous voulez, Seigneur, est possible,
Le verrou se tire au bord du cachot,
Le fusil s'abaisse au bord de la cible,
Les morts qu'on aimait sortent du tombeau.

Le Vieux Maître s'était réconcilié avec Robert Brasillach, son disciple. En fin d'après-midi, avant de se remettre au travail, il faisait une promenade. Il disait souvent les *Poèmes de Fresnes*. Celui qu'il préférait était *Lazare*.

Février-Mars 1996

Achevé d'imprimer en avril 1996
LES PRESSES LITTÉRAIRES
66240 Saint-Estève

Dépôt légal 2e trimestre 1996
N° d'impression : 16715

Mes derniers cahiers
quatrième série n° 4

François Brigneau

LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS

(Attention ! La gauche revient
et l'extrême gauche arrive.)

Chronique
des temps actuels

PUBLICATIONS FB

EN REACTION...

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, mes contes ne sont pas des pastiches, des "à la manière de...", genre où Paul Reboux excella.

D'Alphonse Daudet je n'ai pris que les titres.

Son *Enfant espion* trahissait presque par hasard, en 1870-71, pendant le dur hiver du siège.

Dans *La Dernière Classe*, M. Hamel s'en allait parce que Berlin interdisait que l'on continuât d'apprendre le français dans les écoles d'Alsace et de Lorraine.

Le Curé de Cucugnan s'affligeait de voir tant de ses paroissiens en enfer.

Les situations que j'expose sont toutes différentes et je n'ai pas essayé de retrouver le ton, le style, le charme et l'émotion des *Contes du lundi* et des *Lettres de mon moulin.*

Mes histoires sont insolites, cruelles et politiquement incorrectes. C'est l'air du temps. On voudra bien m'en excuser.

F. B.